



NUMÉRO 5



ÉDITORIAL

Tout va bien

C'est de la pluie, ce n'est rien, juste de la pluie qui tombe. De l'eau, rien que de l'eau. Sur l'asphalte, le bitume, le béton, ça fait ploc, ploc, au rythme des battements de mon cœur. Tout va bien.

La rue se noie, mais pas moi, pas nous. Tout va bien.

Contre le mur, tout contre le mur, la pluie ne m'atteint pas. Rien ne m'atteint, c'est la planque parfaite pour le moment, avant que la foule s'en aperçoive, avant que tout soit enseveli. Tout va bien. Le monde peut bien s'écrouler, mais sur ce morceau de trottoir, rien ne peut m'atteindre.

「
● **Ours**
」

Directeur de la publication : Christophe Pan Ont participé à ce numéro : Vivien Malaci • Jérémie Stocky • Franck Wolf • Website : www.lanuitdudimanche.fr • Mail : redaction@lanuitdudimanche.fr ISSN : 2804-5297

Website

www.lanuitdudimanche.fr

Mail

[redaction@](mailto:redaction@lanuitdudimanche.fr)

lanuitdudimanche.fr



ENTRE LES GROSSES TÊTES ET BURGER QUIZZ

UN NOUVEAU JEU RADIO!
INSCRIVEZ-VOUS !

LANUITDUDIMANCHE.FR/LESTRONCHES



INSCRIPTION

*raison
#1*



LES **TRONCHES**

Production lanuitdudimanche.fr
Diffusion : radioverse.fr



Septembre 2024





ÉLÉMENTS

1. LES DERNIERS ENFANTS DE F . A . T . E .

JÉRÉMIE STOCKY

Disponible
sur
lanuitdudimanche.fr



INTERVIEWS

Boxing Club

*Sociologie d'une salle de
boxe thaïe en banlieue*

m a t i è r e s à p e n s e r



THOMAS BUJON

PRÉFACE NATHALIE HEINICH



Publications
de l'Université
de Saint-Étienne

THOMAS BUJON

Sociologie d'une salle de boxe

NDD : Bonjour, comment qualifiez votre livre? Si je dis, c'est un essai, cela vous convient ?

Thomas Bujon : Oui, un essai peut avoir une dimension critique et être assez généraliste. On peut le considérer comme tel dans la mesure où il y a une critique sur la manière dont on observe parfois la pratique de la boxe, ou même le milieu de la boxe. Cependant, je dirais que c'est plutôt une étude ou une recherche universitaire au sens strict du terme, c'est-à-dire une enquête qui suppose un travail de terrain : recueil de données, interviews, observations, et qui, rassemblées et comparées, vont permettre de produire une analyse. C'est donc à la fois un récit que l'on pourrait qualifier d'ethnographique dans un premier sens, car j'ai pratiqué la boxe dans un club pour recueillir un certain nombre d'éléments et de données d'observation. J'ai appris en même temps que d'autres. Mon objectif, notamment pour cet ouvrage (paru en 2009) était surtout de mettre en perspective tous ces éléments recueillis et de les analyser, c'est-à-dire d'essayer de voir en quoi consiste ce travail, comment on devient boxeur. Je crois que c'était l'idée centrale du livre. Il s'agissait donc de décortiquer, de manière un peu intellectuelle, cette pratique.

NDD : Alors là, ce que vous me dites est intéressant sur la méthode. J'y reviendrai tout à l'heure parce que j'ai l'impression qu'il y a eu deux temps et je voudrais que vous le confirmiez, donc on en reparlera tout à l'heure. Mais d'abord, je veux bien vous présenter, puisque je ne l'ai pas encore fait, à part mentionner votre nom et votre prénom, ce qui ne suffit pas à mon avis. Vous êtes Thomas Bujon, maître de conférences en sociologie à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne. Vous êtes membre du laboratoire Triangle. Je voudrais bien savoir ce que c'est. Qu'est-ce que le laboratoire Triangle ?

Thomas Bujon : Le laboratoire Triangle est un laboratoire CNRS qui regroupe plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales, notamment les sciences politiques. Dans la masse des enseignants-chercheurs qui font l'activité quotidienne de ce laboratoire, on trouve essentiellement des chercheurs en sciences politiques, en économie, en histoire des civilisations, en droit, etc. C'est un laboratoire pluridisciplinaire dans lequel il y a quelques sociologues, dont je fais partie. C'est un laboratoire lyonnais sous la tutelle de l'École

normale supérieure de Lyon (ENS Lettres) et qui a des antennes dans différentes universités, dont celle de Saint-Étienne, à l'Université Jean Monnet. Dans ce laboratoire, chacun mène ses recherches, à la fois individuelles et collectives. On peut avoir des contrats de recherche, des recherches collectives sur des thématiques d'actualité, des éléments théoriques ou méthodologiques que l'on souhaite approfondir. Dans ce cadre, on peut se regrouper et organiser diverses activités scientifiques : séminaires, congrès, journées d'études, etc.

NDD : Très bien, merci, cela répond parfaitement à ma question. Je signale aussi que vous faites des recherches sur les politiques de lutte contre les drogues et les addictions et que vous avez publié un livre sur le démantèlement d'un trafic de drogue dans un grand ensemble. De mémoire, c'est bien cela ? Ce livre est disponible, mais je ne l'ai pas encore lu, donc je ne pourrai pas en parler, je suis désolé.

Thomas Bujon : Oui, c'est ça.

NDD : Avant de parler du livre, j'aimerais que nous parlions un peu de votre méthode et que nous définissions certains termes. Dans votre introduction, vous mentionnez le livre *Corps et âme* et vous dites que vous prenez vos distances avec ce livre. Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est ce livre et pourquoi vous avez décidé de prendre vos distances ? Est-ce une décision prise avant l'écriture du livre ou cela s'est-il imposé durant l'écriture ?

Thomas Bujon : C'est une très bonne question. *Corps et âme* est d'abord un article, puis un ouvrage de Loïc Wacquant, un brillant élève de Pierre Bourdieu. Lors de son passage à l'Université de Chicago, il s'est immergé dans une salle de boxe d'un ghetto afro-américain et il a appris la boxe anglaise pendant plusieurs mois. Dans son article, intitulé *Corps et âme*, qui est devenu par la suite un ouvrage, il décrit tous les mécanismes permettant d'apprendre la boxe : les mécanismes corporels, les réflexes, les techniques, etc. Cet article a été pour moi, et pour beaucoup d'autres sociologues



du sport, quelque chose d'extrêmement impressionnant en raison de sa grande précision et clarté. C'est impressionnant tant par la démarche descriptive du lieu, de la salle de boxe, des personnes rencontrées, que par les scènes qu'il raconte autour de cet apprentissage, sur le ring ou en dehors. Cependant, après *Corps et âme*, il est toujours un peu compliqué de proposer un travail similaire. Le travail de Wacquant

était parfait, mais très collé à une théorie, celle de Pierre Bourdieu, qui insiste sur l'intériorisation des apprentissages et des processus de socialisation. Selon cette approche, on intériorise les règles et les pratiques de la boxe, ce qui laisse peut-être dans l'ombre certains aspects que j'ai pu observer pendant mon enquête. J'étais très sensible à l'idée que les règles de la boxe ne sont pas nécessairement explicites. Elles ne sont pas affichées sur les murs ou dictées par l'entraîneur, mais se découvrent en observant les pratiques. C'est quelque chose que Wacquant ne décrit pas parce que sa posture

théorique ne s'y prêtait pas. Mon approche, en revanche, était beaucoup plus centrée sur les interactions, sur la manière dont on s'observe et s'ajuste les uns par rapport aux autres. En observant les autres, on apprend aussi à boxer, pas seulement par imitation, mais en essayant de comprendre ce qu'ils font et pourquoi. Dans les salles de boxe, par exemple, lorsque l'entraîneur donne un exercice à faire, il arrive qu'on soit un peu confus. On peut essayer de comprendre l'exercice en observant comment les autres le réalisent. C'est ce que j'ai voulu montrer : nous rendons visibles, par nos comportements, les règles que nous devons suivre. Un autre point que je voulais aborder concerne les interactions de face à face, que Wacquant évoque mais ne développe pas suffisamment à mon goût. Il y a des relations interpersonnelles dans la pratique de la boxe, comme dans nos échanges quotidiens, où nous échangeons des signes et des signaux qui influencent nos comportements. L'idée était de décrire ces mécanismes dans le contexte de la boxe. Dans l'interaction la plus simple à comprendre, notamment dans la boxe, on peut faire usage de feintes, par exemple. Ce sont des comportements que l'on retrouve dans nos interactions quotidiennes. J'avais besoin de creuser des aspects que Wacquant n'avait pas explorés, d'où la nécessité de prendre mes distances avec son approche. J'ai beaucoup plus axé mon regard sur les situations que l'on traverse quand on apprend la boxe, alors que Wacquant était beaucoup plus focalisé sur la manière dont on développe ses habitudes de boxeur. Voilà, ce sont des petites différences, mais elles font que ce n'est pas du tout le même texte au bout du compte. Après, ce sont des choix théoriques, et donc, forcément, en fonction des lecteurs et des centres d'intérêt, on peut préférer une ethnographie à une autre, même si je ne prétends pas forcément être à la hauteur du travail de Wacquant. Mais l'idée était pour moi de faire un peu mon propre chemin, d'essayer, avec mes outils, de comprendre ce qui m'était arrivé, comment j'avais appris, comment j'étais devenu boxeur à mon tour. Donc, j'ai pris la même méthode, c'est-à-dire que j'ai fait aussi un

travail d'immersion dans cette salle de boxe, un peu à la manière de Wacquant. J'ai mis les gants et j'ai suivi le mouvement, comme on dit. Et voilà, jusqu'à ce que la salle ferme, comme Wacquant a pu le faire aussi. Disons que la différence réside vraiment dans l'approche et les points focaux que l'on peut avoir sur différents aspects de l'apprentissage.

NDD : Ok, super. Je vais rebondir sur le terme "interaction" que vous venez de mentionner, parce que c'est flagrant dans votre livre. Je vais expliquer pourquoi dans quelques instants. Mais je rebondis aussi sur *Corps et âme*. Moi, j'ai découvert ce livre grâce à un article du *Monde diplomatique* qui en parlait. C'était vraiment très intéressant et donnait envie de s'intéresser au livre et au sport. On mettra aussi le lien sur les réseaux. Ce que vous avez dit sur l'interaction, c'est bien et ça répond à une question que je me suis posée dès l'introduction de votre livre. Au cours du premier chapitre, j'ai compris que ce sont les interactions qui vous intéressaient. Et lorsque j'ai lu l'introduction, vous expliquez que pour votre méthode, vous êtes allé un an dans le club de boxe, mais que vous n'avez pas dit que c'était pour écrire un livre et que, au cours de cette année, vous avez pris quantité de notes pour ensuite écrire le livre. Je me suis dit : "Mais pourquoi ? Pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?" Et alors, je ne vais pas dire que ça m'a choqué, mais ça m'a vraiment posé des questions, jusqu'à ce que je le comprenne. C'est justement pour ne pas ternir ou amoindrir les relations, ou en tout cas, les pervertir. Est-ce bien cela ?

Thomas Bujon : On pourrait le dire comme ça. C'est toujours compliqué de rentrer dans des milieux qui ne sont pas forcément accessibles. Par exemple, vous pouvez aller voir un entraînement de football un après-midi. Cela ne pose aucune difficulté d'observer des joueurs en train de s'entraîner un mercredi après-midi dans un stade de football. Par contre, rentrer dans une salle de boxe est un tout

petit peu plus compliqué. Il y a peu d'observateurs et très peu de gens qui suivent les entraînements. C'est même plutôt rare. Alors, peut-être que depuis quelque temps, il y a des ouvertures, il peut y avoir des gens qui accompagnent, des proches, etc. Mais globalement, ce n'est pas une activité que l'on peut observer simplement en poussant la porte, en s'installant sur une chaise et en regardant. Déjà, cela rend la tâche difficile. Donc, il faut quoi qu'il arrive s'inscrire officiellement dans cette salle. Ce que j'ai fait, je me suis licencié dans ce club, comme tous les autres, parce que l'idée était aussi d'avoir une forme d'égalité au départ. Ne pas dire que j'observais les boxeurs du coin de l'œil ou que moi-même je m'observais en train d'apprendre la boxe, c'était une manière d'être sur le même pied d'égalité, d'être traité de la même manière que les autres. J'aurais pu faire le choix inverse, négocier par exemple avec l'entraîneur le fait que pendant un an, j'allais observer tout en pratiquant la boxe. Mais là, comme vous le soulignez à juste titre, on peut très bien imaginer que, se sentant observés, cela pourrait freiner l'activité, la transformer, en modifier le sens. Dans la mesure où j'évoquais justement les interactions de face à face, on peut essayer de se grandir par rapport à cela. On peut essayer de donner une meilleure image de soi, sachant qu'il y a un observateur, etc. Donc, je voulais éviter cela. Certes, il y avait aussi une part de timidité de mon côté, je ne le cache pas. Peut-être que c'était une manière d'y aller discrètement, mais je crois que l'idée était surtout de garder une approche la plus naturelle possible. Ne surtout pas avoir en face de moi des personnes qui changent leur comportement. Je pense souvent à cette situation qui me semble assez juste : lorsque vous attendez tout seul dans une salle d'attente, par exemple chez un médecin, vous allez peut-être vous avachir sur votre siège, vous gratter le nez, etc. Vous êtes détendu. Dès que quelqu'un entre dans la salle, votre comportement change immédiatement. C'est un peu la même chose. Il y avait vraiment cette idée pour moi de me mettre au même rythme que les autres boxeurs, de ne pas avoir un traitement

différentiel. Je ne sais pas comment Wacquand a négocié son entrée sur ce terrain-là. Lui, il est rentré avec son statut universitaire. C'était aussi le seul blanc dans une salle où il n'y avait que des Afro-Américains, donc il y avait déjà quelque chose qui pouvait parasiter ou perturber le fonctionnement. Il n'y avait pas de promesses non plus. Je n'ai pas eu besoin de dire "Je vais écrire un livre" ou "Je vais faire quelque chose qui ira dans votre sens". Il n'y avait pas de promesse engagée. L'idée était de suivre le rythme des autres, avec les mêmes contraintes. Bien sûr, je prenais des notes le soir en rentrant chez moi ou après les séances, mais évidemment, le travail a nécessité, dans la mesure où ils n'ont pas été avertis, un travail d'anonymat. J'ai modifié le nom de la salle, le lieu, les noms des protagonistes, etc. Non pas que je crois leur porter préjudice, mais dans la mesure où je ne les avais pas avertis de mon observation, c'était le contrat moral que je m'étais passé avec moi-même : qu'ils ne soient pas véritablement cités.

NDD : Oui, et du coup, vous ne leur avez pas dit, mais j'ai l'impression qu'à un moment donné, vous leur en avez parlé, du moins à certains après coup. Vous racontez notamment l'histoire de Youssef. Donc, est-ce que vous l'avez dit à tout le monde ou pas ?

Thomas Bujon : C'est une bonne question. Oui, Youssef... En fait, rétrospectivement, sur le mode d'accès au terrain, j'avais expérimenté le lieu. J'avais fait une séance dans cette salle quelques mois avant d'y aller quotidiennement. C'était à ce moment-là que je m'étais rendu compte, grâce à un ami qui m'y avait emmené, que c'était très intéressant et que je pouvais faire un travail très intéressant dans ce lieu-là. À l'époque, c'était Youssef qui était entraîneur. Il l'a été encore un peu au début, il me semble, quand je me suis inscrit. Ensuite, il a disparu et a été remplacé par Salim puis François, qui ont pris la suite comme entraîneurs. Youssef était encore dans les parages, travaillant notamment comme videur ou portier de nuit dans la ville voisine de

la cité. Je l'ai recontacté peut-être quelques mois après pour savoir s'il accepterait de m'accorder un entretien. À cette occasion, je lui ai dit que ce qui m'intéressait, c'était essentiellement la carrière des boxeurs. Cela s'inscrivait aussi dans un travail un peu plus large, car ce travail était croisé avec d'autres entretiens que je faisais, pas seulement en lien avec la salle. J'interviewais d'autres entraîneurs, j'allais voir d'autres entraînements ailleurs, et j'interviewais d'autres champions dans d'autres salles concurrentes, etc. Je m'étais moi-même inscrit dans un autre club pour faire une étude comparative que je n'ai pas pu poursuivre très longtemps parce que c'était physiquement très éprouvant. J'avais aussi peur d'être repéré comme étant inscrit dans deux clubs, non pas pour des raisons scientifiques ou éthiques, mais parce que je craignais que cela ne pose problème si des gens me reconnaissaient dans deux clubs rivaux. Finalement, cela ne posait aucun problème. Youssef m'a raconté sa carrière et son rapport à la pratique pugilistique. Je ne sais même pas s'il a eu besoin de savoir ce que je faisais au club de boxe. Je crois qu'on pouvait être boxeur et chercheur. Il ne s'est pas posé la question de savoir si j'observais la manière dont on fabriquait les champions du boxing club. Ils savaient que j'étais dans le club, que je faisais des entretiens par ailleurs. Ils m'avaient même donné des contacts avec d'autres boxeurs ou champions locaux. Mais voilà, il n'a pas trouvé ça incongru que je boxe d'un côté et que je fasse une enquête de l'autre.

NDD : Ok, super, merci beaucoup. On reparlera de Youssef un peu plus tard. Je vous propose maintenant de rentrer vraiment dans votre

livre, *Boxing Club, sociologie d'une salle de boxe thaï*. Ce qui m'a frappé à la lecture du livre, ce sont deux choses : la hiérarchie dans un club de boxe et la discipline. On va commencer par la hiérarchie. La hiérarchie signifie qu'il y a des groupes, des vrais groupes de niveau : les débutants, les anciens, le professeur, les coachs, qui représentent une étape hiérarchique, et ceux, même s'ils sont peu nombreux, qui veulent se lancer en compétition. Cette hiérarchie, vous l'avez perçue tout de suite dès le premier cours ou progressivement ?



Thomas Bujon : C'est quelque chose sur lequel j'étais très attentif aussi, c'est le vocabulaire. C'est-à-dire qu'on n'en parle pas toujours, mais quand on évoque la boxe, on a l'impression que c'est uniquement un échange de coups avec très peu de mots, des boxeurs qui ne parlent pas beaucoup. Or, pour moi, les mots ont du sens dans une salle de boxe. Cela m'a paru assez évident : comme il y a peu de mots, quand ils sont utilisés, ils ont un sens très fort. Je crois que cette distinction

entre anciens et nouveaux ou débutants était très marquée. On était qualifiés soit d'anciens, soit de débutants, et on était globalement astreints à ces groupes-là sans trop savoir comment on allait passer d'un statut de débutant à un statut d'ancien. Ce n'était pas une distinction classique de type amateur/professionnel. C'était vraiment les nouveaux et les anciens. On voyait bien qu'il y avait des différences entre les groupes dès qu'on rentrait dans la salle, qu'on se changeait et qu'on commençait l'entraînement. Il y avait des sociabilités déjà présentes, des gens qui se connaissaient entre eux.

Quand on est nouveau, on ne va pas tout de suite vers ceux qui se connaissent depuis longtemps. Ils expriment une sorte d'ancrage dans le lieu que le nouveau n'a pas, et qui a besoin de comprendre un peu comment ça se passe pour savoir comment se comporter. Ce qui marque l'appartenance à ces catégories, c'est cette distinction entre anciens et nouveaux, indépendamment du niveau technique. J'ai ensuite boxé dans d'autres salles où il pouvait y avoir une appréciation différente, surtout quand il y avait plus de monde. Dans une grande salle avec 60 à 80 pratiquants, vous avez plusieurs groupes de niveau : les débutants, ceux qui en sont à 2-3 ans de pratique, ceux qui en sont à une dizaine d'années, et ceux qui sont professionnels ou ont l'ambition de boxer en compétition. Ce qui était intéressant dans cette salle, c'est qu'on avait un entraîneur qui découpait littéralement la salle en deux : les anciens, ceux qui avaient une certaine technique et étaient là depuis plusieurs années, souvent du quartier, et les nouveaux, qui pouvaient s'inscrire quelques mois et puis arrêter. Accéder au rang d'ancien, c'était aussi tenir jusqu'au bout, car beaucoup abandonnent en cours de route. François, l'entraîneur, disait souvent : "Ceux qui restent, ce sont ceux qui en veulent vraiment, ceux qui manifestent le plus de détermination morale et d'engagement." Pour moi, les anciens, c'est ceux qui ne font pas les choses à moitié. Comme dans les sports de combat, il ne s'agit pas de passer des échelons techniques, de savoir faire tel ou tel geste. Pour moi, c'était plutôt une hiérarchie morale.

NDD : Je vous rejoins complètement là-dessus. C'est une hiérarchie pour montrer qu'on est à la hauteur de ce que la boxe demande et qu'on peut être adoubé. Il y a aussi une méfiance des anciens vis-à-vis des débutants : sont-ils sérieux, vont-ils vraiment se donner à fond? Tant qu'ils n'ont pas fait leurs preuves, ils restent des débutants. J'ai vu cela en pratiquant la boxe à petite échelle, même si je ne suis pas très sportif. Il y a une vraie solidarité dans les vestiaires, contrairement à d'autres sports



comme le football, où j'ai vu des conflits. En boxe, il y a une vraie camaraderie, même avec les taquineries, parce qu'il y a un rapport au corps et à la performance qu'on ne retrouve pas ailleurs.

Thomas Bujon : Oui, vous avez bien résumé les choses. On apprend les mécanismes de la boxe et on devient boxeur par soi-même. Il y a un vrai travail moral. Le terme le plus utilisé est la volonté : tout part de soi et ne pourra s'accomplir que par soi-même. Il faut pouvoir exprimer cette volonté sans faire semblant, car sur un ring, cela se voit vite si on fait semblant. L'entraîneur le repère rapidement et vous êtes sanctionné. Il y a cette dimension de travail sur soi, qui pourrait faire penser que c'est un sport individuel. En même temps, l'apprentissage suppose une forme de solidarité, une coopération. Travailler à deux, échanger des coups, rappeler à l'autre de monter sa garde, tout cela suppose un travail partenarial. Il y a l'idée de se rendre service, même si ce n'est pas toujours agréable. Vous avez raison, il y a un apprentissage collectif, une solidarité. J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur la boxe où la solidarité entre boxeurs est légendaire. Il y a quelque chose qui forge une identité collective. Je me souviens d'une anecdote racontée par la romancière Joyce Carol Oates... Puisque son père

était boxeur, elle a écrit un petit livre intitulé « De la boxe », il me semble. Dans cet ouvrage, il est raconté – j'ai un peu peur de me tromper sur la source – qu'un jour, un des voleurs à la roulotte avait fracturé une voiture, avait piqué tout ce qu'il y avait à l'intérieur de cette voiture, et puis, dans cette voiture, il y avait des gants de boxe. Et en fait, deux heures après, la personne était revenue remettre les affaires volées dans la voiture avec un petit mot en disant : effectivement, entre boxeurs ça serait pas cool. Donc, il y a une sorte de solidarité, si vous voulez, entre boxeurs qui est extrêmement forte. Alors, vous avez raison, c'est un peu contradictoire, parce que parfois, il y a quand même cette idée de vouloir, notamment sur le plan de la compétition, détruire l'autre, l'annihiler le plus, le mettre au plus mal, lui faire mal. Donc, il y a quand même un discours très, très guerrier derrière la boxe aussi. Mais dans l'entraînement, il me semble qu'il y a quelque chose effectivement qui est plus collectif. En tout cas, il y a un travail de mise à niveau, de se mesurer, qui suppose un travail de coopération. Voilà. Ça ne s'agit pas de mettre des gants, de se taper les uns sur les autres, il s'agit de mettre les gants mais de progresser, d'apprendre tout en respectant aussi l'autre d'une certaine manière.

NDD : Alors, votre réponse, c'est super parce que votre réponse me permet de faire une petite parenthèse sur la structure de votre livre et sur comment il est construit. On en n'a pas encore parlé. Vous dites que vous ne l'avez pas « travaillé » mais je trouve que c'est quand même en filigrane dans les notes que vous retranscrivez dans chaque chapitre. Donc, vous retranscrivez les notes et tout un tas d'anecdotes sur votre année et je trouve qu'au travers de ces anecdotes, on voit notamment non seulement la solidarité qui existe, les liens d'amitié, mais les inimitiés aussi. Et ça nous fait rentrer dans cette salle de boxe comme si on y était. Et je ne sais pas si c'est comme ça que vous l'aviez conçu le livre au départ, mais je trouve que ces petites parenthèses, ces petits coups d'œil dans

les coulisses, dans la vraie, j'allais dire vraie réalité, entre guillemets, de ce que vous avez vécu, entrecoupé de vos réflexions et de votre analyse, ça nous permet nous, enfin, moi, ça m'a permis de suivre votre raisonnement. Et de l'étayer de mes propres raisonnements et de ne pas vous perdre tout au long du livre. En fait, j'ai eu l'impression que je réfléchissais avec vous. Et j'ai trouvé ça super comme méthode. Dans le livre, on n'est jamais perdu. Vous racontez quelque chose et vous l'expliquez. Et avant, on a un petit peu réfléchi à ce que veut dire l'anecdote. Est-ce que je délire ou est-ce que vous êtes d'accord ?

Thomas Bujon : C'est un compliment, je ne peux être que d'accord. Non, je ne sais pas si c'était pensé complètement sciemment, c'est-à-dire que je n'avais pas l'idée que c'était vraiment, comme je vous le disais tout à l'heure, d'être au plus proche des boxeurs. Pour ne pas raconter n'importe quoi. Enfin, il y a l'idée d'avoir cette expérience pour ne pas parler un petit peu en l'air, c'est-à-dire que je pouvais faire plein d'interviews, je pouvais faire des analyses de combat, d'images, et cetera, certainement. Ça aurait construit quelque chose d'intéressant, mais ne pas avoir... Partager les choses. Tout ça m'a permis de me rendre compte qu'effectivement, par exemple, l'entraînement, c'était vraiment le lieu le plus important. Voilà, il y avait quelque chose d'extrêmement important, les mots qu'ils utilisaient étaient le plus important. Donc il y avait quelque chose d'assez naturel que je voulais garder. Et peut-être ce qui se... Comment dire ce qui peut se... Se dérouler à la lecture, c'est effectivement le fait d'avoir à chaque fois raconté des situations, c'est-à-dire des situations dans lesquelles d'autres boxeurs peuvent être pris, c'est-à-dire on peut... J'imagine que si vous faites de la boxe, vous pouvez vous-même vous transposer sur des situations équivalentes et vous rendre compte que ça ressemble à ça ou ça ne ressemble pas à ça. Voilà, l'idée c'est de pouvoir aussi... Organiser une comparaison d'expériences. L'idée c'était vraiment

d'arriver à me tenir aux grandes séquences en fait de l'apprentissage, et aux grandes séquences qui... Composent l'activité de la boxe, l'entraînement d'un côté et puis le combat de l'autre. C'est de raconter mes propres mises en situation en essayant justement d'être un peu moins... Euh, autocentré, c'est-à-dire d'essayer de disparaître aussi des situations, pour les boxeurs en situation. C'était le but, c'était de raconter d'abord des situations d'apprentissage de la boxe.

NDD : Alors je vais raconter justement une anecdote que vous racontez et je fais le lien avec ce que vous avez dit. Vous avez dit que l'entraînement c'était important et effectivement pour moi l'entraînement de ce que j'ai compris c'est là où va se jouer le rapport de force et la hiérarchie. Vous racontez dans votre livre à un moment donné qu'un jeune qui arrive qui veut se la jouer et qui tout de suite dit qu'il veut aller boxer le coach. Et du coup, le coach, il le met en échec en deux minutes. Il le calme, quoi. Et ça, ça revient un petit peu, je crois, trois fois au cours du livre. Alors pas cette anecdote-là mais le coach vous dit : «bon là j'ai pas le temps de prendre des gants parce que sinon tu aurais morflé mais fais gaffe» et du coup je ne sais pas comment interpréter ça. Est-ce que c'est une lutte de pouvoir, est-ce que c'est juste pour montrer sa puissance ?

Thomas Bujon: Bah, tout dépendrait de la situation, c'est-à-dire que d'abord, je ne sais pas si on peut généraliser, c'est-à-dire que les entraîneurs de boxe ne menacent pas forcément toujours de

mettre les gants pour sanctionner, à comprendre. Ça peut être une manière de, effectivement, de cadrer l'activité, c'est-à-dire de cadrer le jeune fougueux qui viendrait, ou celui qui voudrait brûler les étapes, ou en tout cas celui qui voudrait montrer qu'il est plus fort qu'eux. Donc il peut y avoir des enjeux de domination, de pouvoir qui peuvent se jouer dans le face-à-face. Et la technique peut être un moyen, finalement, de calmer en quelque sorte le jeune qui viendrait, qui aurait la prétention ou l'ambition d'être plus fort que l'entraîneur qui a derrière lui les années de pratique, peut-être des années de combat. Donc bien entendu, le combat



est inégal, mais ça peut être une manière de cadrer et de remettre à sa place le débutant, le nouveau venu. Il y a l'idée quand même que cette menace, si elle est mise en à exécution, pourrait avoir un intérêt sur le plan de l'apprentissage, et c'est ce que j'ai voulu montrer tout au long du livre, c'est que c'est par la pratique qu'on apprend les règles. C'est-à-dire que ce n'est pas en parlant que les choses vont se régler, c'est en faisant. C'est pour ça que dans le bouquin je dis : pour apprendre à boxer, il faut apprendre à parler.

C'est un petit peu la même chose, c'est-à-dire que c'est par la pratique. C'est la pratique qui va dicter sa loi en quelque sorte au boxeur, c'est-à-dire que il n'y a pas besoin de grands discours, il n'y a pas besoin en boxe de parler des heures et des heures, de faire des grands discours. La pratique, c'est ça qui va permettre de rendre manifestes les règles et l'entraîneur, par définition, par sa carrière, par sa pratique et sa connaissance technique, lorsqu'il se met à boxer, effectivement, il devient l'idéal. Idéal ou la référence sur ce qu'il faut accomplir dans la salle de boxe. Ce point peut également être abordé

sous un autre angle. Personnellement, c'est ainsi que j'ai choisi de le considérer. Il existe également un troisième niveau à cela. En effet, un nouvel arrivant n'est pas nécessairement un débutant. Il peut s'agir de quelqu'un venant d'un autre club ou d'une autre salle, peut-être déjà titré. Je me souviens notamment de Jérôme, champion européen de kickboxing à l'époque, qui est venu dans notre salle quelques semaines après son titre pour défier Salim. Vous voyez, cela ne relève pas simplement d'un défi entre nous. C'est une façon de mesurer nos capacités entre nous, en marge des championnats officiels qui peuvent être plus ou moins manipulés par les managers. Certains peuvent réellement ressentir ce besoin de mesurer leur valeur, de se situer objectivement. Ce n'est pas seulement une question de pouvoir, mais aussi de valeur personnelle. Qu'est-ce que je vaudrais ? Jusqu'où puis-je aller ? Et encore une fois, cela ne se traduit pas seulement par des mots, mais par l'action elle-même. Ce n'est pas nécessairement une quête du meilleur, mais plutôt une recherche de sa propre valeur. Lorsque Jérôme est venu dans notre salle, c'était comme s'il cherchait à se connaître lui-même. Que ce soit un novice qui entre dans la salle et veut s'entraîner avec le coach, ou un champion qui veut également relever le défi, il y a toujours cette volonté de se connaître, de se mesurer objectivement. Ce n'est pas seulement une question de pouvoir, mais aussi de valeur personnelle. Qu'est-ce que je suis capable d'accomplir ? Encore une fois, cela se prouve par l'action elle-même, pas seulement par des discours.

NDD : En effet, se construire soi-même est essentiel. Et encore une fois, par rapport aux autres, ce n'est pas un sport individuel. Passons à la notion de discipline, comme vous l'avez souligné auparavant. C'est ce qui m'a le plus marqué dans votre livre, ce n'est pas seulement la discipline consistant à s'entraîner régulièrement, mais aussi l'excès de discipline. C'est épuisant, moralement et même psychologiquement. Même pour les débutants, ce sacrifice, je le comprends pour les

athlètes de haut niveau qui visent une carrière professionnelle dans des sports comme le rugby ou la lutte, mais en boxe, c'est un sacrifice énorme dès le début. Êtes-vous d'accord avec cela ? Avez-vous ressenti cette même notion de discipline dans votre enseignement de la boxe ?

Thomas Bujon : Oui, absolument. D'autres analystes et sociologues ayant étudié la boxe ont également abordé cet aspect. La discipline est ascétique, au sens où elle demande des sacrifices. Il n'y a pas de demi-mesure, surtout pour ceux aspirant à une carrière professionnelle. Cela implique de sacrifier des engagements personnels, professionnels et amicaux. La discipline de la boxe dépasse les limites de la salle d'entraînement et s'étend à d'autres aspects de la vie, comme l'alimentation ou l'équipement nécessaire à l'entraînement. Cela nécessite un travail sur soi presque religieux, avec un engagement total. Certains, comme François, travaillaient le matin pour pouvoir s'entraîner l'après-midi. Il y a donc effectivement un sacrifice, mais ce n'est pas simplement une passion comme celle d'un collectionneur. C'est un engagement ascétique, exigeant et intense. C'est comme si quelqu'un consacrait toutes ses journées à la prière. Dans le monde de la boxe, il y a parfois des individus qui dédient entièrement leur vie à l'entraînement, à une alimentation appropriée, à une hygiène de vie exemplaire, et ainsi de suite. On n'est pas loin de la spiritualité lorsque l'on pratique la boxe. C'est un travail sur soi qui va au-delà de l'aspect physique. Dans mon livre, je parle de ce travail moral. La discipline ne se résume pas à un simple exercice de contrôle ou de domination. Il s'agit plutôt de s'imposer à soi-même des règles de vie. La boxe devient alors un moyen de parvenir à cet objectif.

NDD : C'est fascinant ce que vous dites. Cette idée de s'imposer à soi-même des règles, c'est à dire que le coach ne dicte pas simplement la discipline de manière autoritaire, mais il établit un cadre et montre la voie. C'est à nous de nous conformer à ce cadre. Personnellement,

je trouve cela remarquable, dans le bon sens du terme. Je trouve admirable que les pratiquants de ce sport acceptent un tel niveau d'exigence. Vous avez abordé de nombreux points et je n'ai pas tout noté, mais il y en a plusieurs sur lesquels je voulais rebondir. Par exemple, vous avez mentionné la nécessité de suivre des règles strictes dans la pratique de la boxe. Si on ne les respecte pas, on risque d'être exclu sans ménagement. Vous avez également évoqué une phrase clé de votre livre qui m'a marqué : **"Apprendre à boxer, c'est apprendre à parler."** Cette idée selon laquelle si vous parlez pendant l'entraînement, c'est que vous n'avez pas assez travaillé, pas assez écouté le coach. Cette phrase résume parfaitement votre livre et la pratique de la boxe. Apprendre à boxer, c'est comprendre le langage de ce sport, c'est se taire et répéter, observer et imiter inlassablement les gestes du coach. Cela peut sembler intimidant, mais c'est aussi admirable. C'est une contradiction fascinante.

Thomas Bujon : Oui, exactement. Apprendre à boxer, c'est comme apprendre une langue. C'est en pratiquant que l'on peut mesurer notre capacité à communiquer, à respecter les codes et à utiliser les bons mots. Cette dimension de l'apprentissage se manifeste dans la boxe à travers le corps, car lorsque l'on boxe, on ne parle pas. Le ring n'est pas un lieu de conversation, même s'il peut y avoir des échanges verbaux entre les boxeurs. Les mots ont une grande importance, car ils véhiculent la morale, l'éthique et bien d'autres valeurs. Derrière les termes techniques se cachent des engagements moraux, comme le respect des limites ou la capacité à endurer la douleur. Être "dur au mal" est une expression typique de la boxe qui illustre cet engagement moral.

NDD : Effectivement, j'ai remarqué que cette idée de "dur au mal" revient souvent dans votre livre. C'est une notion fondamentale de la pratique de la boxe. Une anecdote m'a

particulièrement marqué, celle où un boxeur casse le nez de son adversaire et s'excuse immédiatement, mais le coach lui dit de continuer, de s'excuser après. Je trouve cela beau, dans le sens où cela montre la capacité des boxeurs à endurer la douleur et à poursuivre malgré les obstacles.

Thomas Bujon : Absolument, l'apprentissage de la souffrance est central dans la pratique de la boxe, mais pas seulement. Dans tous les sports, il est essentiel d'apprendre à souffrir, à se taire et à ne pas se plaindre. Cette dimension est presque antinomique par rapport à la société dans laquelle nous vivons, où l'on cherche à éviter la douleur autant que possible. Être "dur au mal" peut être interprété de différentes manières. Cela peut signifier être physiquement résistant, mais aussi faire preuve de radicalité dans ses actions et ses engagements sociaux. Les boxeurs, souvent issus des classes populaires, apprennent à se défendre face aux difficultés de la vie. Cette capacité à être dur ne se limite pas au plan physique, mais englobe également le plan moral et social.

NDD : Cela me fait penser à une anecdote que vous racontez dans votre livre, où vous mentionnez votre propre expérience face à un adversaire redoutable. Vous aviez peur de sa force, mais on vous a rassuré en vous disant qu'il savait contrôler ses coups. Cela montre que la peur est souvent liée à un manque de confiance en l'autre, mais aussi en soi. La pratique de la boxe permet de mieux appréhender son corps et de gagner en confiance en soi. Cette acceptation de la douleur et de la possibilité de blessure est unique à la boxe, et je ne vois pas cela dans beaucoup d'autres sports, peut-être seulement dans le rugby.

Thomas Bujon : Effectivement, les émotions jouent un rôle crucial dans la pratique de la boxe, et c'est quelque chose que j'ai peut-être sous-estimé dans mon ouvrage. La peur, en particulier, est un aspect important à prendre en compte. Il existe un

véritable débat parmi les boxeurs sur la question de la peur avant un combat. Certains en ont peur, notamment de recevoir des coups, ce qui est tout à fait légitime. Cela fait partie intégrante de l'apprentissage de la boxe que de maîtriser cette peur et de contrôler ses émotions. Dans certains clubs, comme celui où j'ai pratiqué, les entraîneurs organisaient des combats sur le ring pour mettre les boxeurs en situation réelle. C'était une manière d'apprendre à gérer la peur et à se contrôler face à l'adversité. Apprendre à recevoir les coups est aussi un aspect difficile de la pratique de la boxe. Cela demande de l'humilité et du courage, car on sait qu'on va inévitablement être touché. La boxe, c'est un échange constant entre donner, recevoir et rendre des coups. Savoir recevoir les coups et les rendre à son tour est aussi important que de savoir en donner. C'est un mécanisme complexe qui implique la gestion des émotions, notamment la peur, l'humiliation et la douleur. Les entraîneurs sont là pour aider les boxeurs à contrôler ces émotions et à les utiliser de manière constructive.

NDD : Avant de commencer la boxe, j'avais des préjugés sur ce sport, je pensais que c'était juste deux personnes qui se tapaient dessus. Mais après avoir commencé à le pratiquer, j'ai compris que c'était bien plus que ça. Les émotions et les sentiments sont omniprésents dans la boxe, comme vous l'avez souligné dans votre livre. Quand vous parlez des conseils du coach ou des encouragements pendant un combat, on ressent clairement la peur de l'autre et l'importance de la maîtriser.

Thomas Bujon : Tous les sentiments qu'on peut ressentir lorsqu'on pratique la boxe, toutes les émotions tout simplement. La peur, le... enfin, qui est certainement une des émotions principales. Alors bien sûr, on la retrouve de temps à autre dans certaines situations, mais je n'en ai pas fait quelque chose de central. Voilà.

NDD : Ok, j'ai compris, merci pour la précision. Du coup, on va aborder la dernière partie de

votre livre qui est sur l'histoire de Youssef. Vous parlez dans votre livre de la dévalorisation des titres, la dévalorisation de soi. Et au début, j'ai eu du mal à comprendre, à comprendre ça. Vous dites que la conséquence de l'automatisation ? Peut-être qu'on peut éventuellement résumer déjà l'histoire de Youssef. Est-ce que vous voulez bien parler de Youssef du coup ?

Thomas Bujon : Oui, je vais essayer de vous donner 2-3 éléments biographiques. Youssef, quand je le rencontre, est donc entraîneur du Boxing Club. Entraîneur et trésorier, président du Boxing Club et Youssef est une figure du quartier. À l'époque, il est éducateur. Il réutilise les éléments de boxe française pour s'occuper de personnes qui ont des addictions tout simplement, et des personnes toxicomanes. Et il utilise donc la boxe, notamment un modèle qui s'appelle la thérapie frappante, qui est déployée par un, si mes souvenirs sont bons, par un professeur d'université, je sais plus, mais peu importe. Et qui va utiliser la boxe comme une manière finalement de faire sortir justement ses émotions. On en parlait et je me rappelle très bien Youssef me disant, « mais la plupart des toxicomanes dont je m'occupe ont peur ». Enfin c'est extrêmement compliqué



de vivre avec la prise de produits et donc la boxe

était un moyen finalement pour lui de les aider à se reconstruire. En tout cas, c'était une thérapie. Alors effectivement un petit peu marginal ou atypique, mais c'était une manière finalement de faire. Youssef décide, voyant que finalement boxe française il y a peu de professionnalisation, que c'est difficile d'en vivre, décide de passer à la boxe américaine. Puis il passera à la boxe anglaise pour pouvoir essayer de vivre tout simplement de quelques cachets. En tout cas d'essayer de pouvoir vivre de la boxe, d'avoir ces compléments de revenus. Et donc quand je le rencontre, il est président de ce club. Il a obtenu plusieurs titres de champions du monde. Enfin voilà, c'est quelqu'un qui a une carrière pugilistique assez accomplie. C'est vrai que vous avez beaucoup de boxeurs qui sont passés de la française au Kickboxing, du Kick Boxing à la boxe thaï, de la boxe anglaise à la boxe thaï. Voilà donc on a une sorte de mouvement un petit peu migratoire d'une boxe à une autre. Comme si finalement, obtenir un titre dans une discipline n'était pas suffisant et qu'il fallait en obtenir d'autres, dans une sorte de surenchère où il fallait être champion quasiment dans toutes les boxes. Et ce qui n'est pas étonnant puisque quand je mène cette enquête, on a aussi des débuts des freefight. Le début du MMA en quelque sorte. On se rend compte que finalement, il y a une insatisfaction à être champion dans une discipline. Il faut l'être dans toutes les disciplines. Et c'est bien cette idée-là qui est à mon avis aussi au cœur du MMA par exemple, où l'idée c'est d'être finalement transversale à toutes les disciplines et d'être le champion des champions en sorte. Et quand je rencontre Youssef, on me dit qu'il a une carrière un peu particulière parce que Youssef a organisé par lui-même son propre combat pour devenir champion de boxe américaine. Ce que je trouve assez étrange puisque de ce que j'en sais, de ce que j'ai pu lire, que ce soit en boxe anglaise ou en boxe pied-poing souvent, ces combats supposent quand même, en termes d'organisation, une certaine somme d'argent. Il faut trouver des salles, il faut un travail de marketing assez important. Enfin des conférences de presse. Voilà,

il faut qu'il y ait suffisamment de moyens pour pouvoir organiser ce type de spectacle. Et donc dans tous ces milieux, que ce soit la boxe anglaise qui a quand même un professionnalisme un peu plus important ou les boxe Pied-Points, vous avez besoin de manager, de promoteurs qui vont monter ce spectacle. Ils vont pouvoir assurer effectivement la venue des équipes adverses qui vont pouvoir louer des salles conséquentes, qui vont pouvoir vendre des billets, qui vont pouvoir aussi faire de la promotion du spectacle par de la publicité et qui vont surtout pouvoir payer le cachet des champions qui ne vont évidemment pas combattre pour des prunes. Donc il y a cette entreprise, finalement cette auto-entreprise que fait que fait Youssef qui est tout à fait singulière et atypique. Je ne suis pas sûr de l'avoir rencontré par ailleurs, même si certainement sa situation il ne doit pas être le seul à l'avoir tenté et j'ai voulu comprendre, c'est pour ça que j'ai voulu l'interviewer, c'est je voulais vraiment comprendre comment il en était arrivé là. Et donc ce que Youssef va me raconter, c'est que voilà, il a obtenu des titres, il a eu une carrière plus ou moins réussie, enfin qu'on pourrait qualifier de l'extérieur comme réussie, mais lui il n'est pas satisfait parce qu'il se rend compte que sur certains combats on lui a mis des adversaires - quand je dis on, c'est plutôt son manager, son entraîneur ou son entraîneur-manager, parfois ils ont les 2 casquettes ou des promoteurs qui finalement montent des plateaux. Et dans ces plateaux, il faut faire une part de spectacle. Donc parfois il faut mettre en face d'un certain nombre de champions des adversaires d'un peu moindre qualité pour pouvoir le faire progresser. Il faut parfois mettre des champions un peu plus durs pour pouvoir aussi donner du fil à retordre au boxeur prometteur. Voilà donc il y a toute une organisation finalement de combat qui existe dans toutes les disciplines, que ce soit boxe anglaise ou boxe pieds-poings. Et qui se structurent un petit peu de la même manière. Et vous avez encore aujourd'hui. Il suffit de tendre l'oreille sur la manière dont vous regardez un combat de boxe à la télévision. Encore aujourd'hui, vous avez toujours

des boxeurs qui sortent un petit peu furieux du ring parce qu'ils trouvent la décision injuste, parce qu'ils pensent que le combat a été arrangé, acheté et cetera. Donc voilà, il y a toujours eu dans toutes ces disciplines des enjeux financiers très forts, mais aussi des enjeux de construction de carrière qui viennent un peu parasiter le travail des boxeurs au quotidien, ceux qui sont vraiment sacrifiés, comme vous l'avez dit pendant des années, qui se retrouvent finalement face à un adversaire soit qui n'est pas à la hauteur, soit au contraire qui est beaucoup plus en forme que lui. Voilà donc il y a des timings particuliers et. Et Youssef, donc, décide de construire par lui-même son combat, d'organiser par lui-même, avec l'aide de son épouse, il va organiser son championnat en fait. Et il va contacter son adversaire direct. Il va accepter de venir et donc je raconte donc effectivement dans la dernière partie du livre le récit de ce championnat. Vous voyez donc mes souvenirs sont un peu sont un peu vieux, je me rappelle même plus s'il gagne.

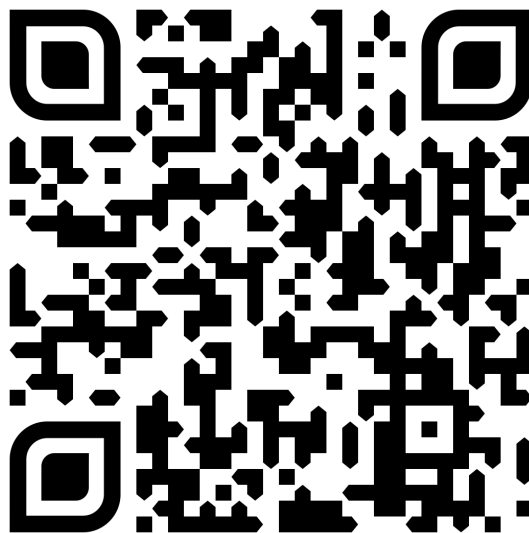
NDD : Match nul. A priori, il y a vol de bulletins.

Thomas Bujon : Voilà, parce qu'il a été effectivement, il a voulu en faire un peu qu'à sa tête et donc effectivement, il faut homologuer tout de même la décision. Et donc voilà, on lui rappelle entre guillemets qu'il n'a pas suivi les règles, qu'il n'a pas suivi le mécanisme ordinaire. Et donc finalement, d'une certaine manière, sa transgression est sanctionnée. Ce qui m'intéresse à travers son parcours, c'était surtout comment on devient champion aussi ? Comment devenir champion de boxe dans un milieu qui est si difficile en termes d'organisation de carrière. Ou dans un milieu qui est aussi connu pour des matchs arrangés ou des matchs truqués. Toute la filmographie de la boxe le montre. Rocky 3 est un exemple typique. Je reviens sur les Rocky, mais c'est un exemple typique où Rocky Balboa découvre que son entraîneur a tout arrangé, que ses combats ont tous été arrangés, et c'est ce qui lui a permis de maintenir son titre pendant quelques années, sauf le jour où un boxeur

arrive et lui pique son titre. Moi quand je rencontre un champion de boxe, je suis tout à fait épaté. Et admiratif. Et on sent bien que cette admiration ne les atteint pas.

NDD : Merci beaucoup Thomas Bujon. Livre passionnant, «Boxing Club» et c'est une publication de l'université de Saint-Etienne. ♦

Le livre :



Le podcast :



**UNE
HISTOIRE
SPORTIVE
DE LA
GUERRE
FROIDE**



**SYLVAIN
DUFRAISSE**



SYLVAIN DUFRAISSE

Une histoire sportive de la guerre froide

AUX ÉDITIONS NOUVEAUX MONDE

NDD : Sylvain Dufraisse, vous êtes l'auteur d'« Une histoire sportive de la guerre froide » aux éditions Nouveau Monde. Vous êtes agrégé d'histoire et docteur en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne et vous enseignez l'histoire du sport et des pratiques physiques, c'est bien ça ?

Sylvain Dufraisse : Oui et j'enseigne à Nantes Université.

NDD : Les histoires du sport et les pratiques physiques, c'est une spécialité de l'histoire contemporaine où ... ?

Sylvain Dufraisse : Ce n'est pas une spécialité clairement désignée, c'est plutôt un champ qui s'est développé au cours des années 80 et qui a progressivement été légitimé au cours des années 2000. C'est un champ finalement qui est assez neuf et où il y a encore beaucoup à défricher et qui, finalement, devient une matière qui permet d'éclairer l'histoire nationale mais aussi l'histoire transnationale.

NDD : C'est l'histoire au travers du prisme du sport ?

Sylvain Dufraisse : C'est la démarche que je souhaite utiliser. Ce n'est pas faire de l'histoire du sport pour l'histoire du sport, c'est essayer de montrer comment l'histoire du sport éclaire l'histoire de l'Union soviétique ou comment

l'histoire du sport éclaire aussi le conflit de la guerre froide. Comment finalement, par ce prisme-là, on va avoir une lecture de la guerre froide.

NDD : Avant de démarrer, je vais vous poser la même question qu'on pose à tous les historiens qui passent par notre émission, c'est comment on a la vocation de l'histoire. Il y a un déclic. Vous avez eu un déclic pour ça ou c'est une suite logique pour vous dans votre cursus universitaire ?

Sylvain Dufraisse : Alors c'est plus une suite logique, mais ce qui m'intéressait, c'est plutôt l'objet sport que je vais essayer de vous présenter ici et comment on en vient à étudier l'objet sport. En fait, pour le cas soviétique, ce qui m'apparaissait quand j'étais étudiant, c'est qu'il y avait des domaines qui étaient des domaines plus légitimes. Les domaines par exemple de l'art, que ce soit de l'opéra, que ce soit la littérature, le cinéma également, qui était beaucoup plus étudié. Et ce qui me semblait, c'est que l'histoire du sport, quand on travaillait sur l'Union soviétique, elle permettait aussi d'étudier des phénomènes de masse finalement et aussi des pratiques culturelles qui étaient à la fois des outils du rayonnement soviétique, à la fois des outils de la refonte anthropologique et ça nous permettait de mettre l'accent sur comment l'Union soviétique avait considéré la question. On pouvait faire une histoire finalement plus populaire de l'Union soviétique. Et de s'interroger sur les phénomènes

de masse, de culture de masse qui ont eu cours au 20ème siècle et, finalement, de voir quelle était la spécialité, la spécificité de l'union soviétique en la matière.

NDD : Sur la conception des loisirs, vous vous en parlez aussi dans le livre. J'en parlerai notamment via la propagande, mais c'est un teasing. On va, pour le moment, rentrer dans votre livre. Alors, le premier truc vraiment que je me suis dit à la lecture des 100 premières pages, c'est que l'Union soviétique a gagné le premier round. Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ?

Sylvain Dufraise: Alors je suis complètement d'accord avec vous sur le fait que l'Union soviétique a remporté le premier round, et en fait, ce qui est intéressant, c'est de voir comment l'Union soviétique a été un pays moteur et très avancé sur la question de la préparation des sportifs de haut niveau. Cette orientation et cette mise en place de politiques sportives, elle est très précoce en Union Soviétique. Il y a des systèmes qui émergent dès le milieu des années 30, de formation des athlètes, mais aussi des systèmes de rémunération de la performance. En fait, ça c'est un élément qui est très important quand on pense à l'élite sportive et aussi aux manières dont on peut produire des champions. C'est finalement d'avoir des systèmes de rémunération stables qui permettent aux athlètes de s'entraîner. Et l'Union Soviétique, elle met en place cela dès 1947. Elle met en place des systèmes de bourse qui proposent en fait des



bourses quasiment équivalentes pour les hommes et les femmes sportives, et elles proposent aussi des systèmes d'émulation avec des formes de primes si l'on obtient des titres de champion du monde, si l'on obtient ensuite à partir de 1952 des titres de champion olympique. Et ça, c'est ce que j'avais montré dans mon premier ouvrage, "Les héros du sport". Et là, en fait, il faut rappeler quand même que l'Union Soviétique, entre 1921 et 1937, n'est pas partie prenante du sport mondial. Elle a cherché à développer sa propre internationale, l'Internationale

rouge du sport. Et c'est à partir de 1946 que pour des raisons de rayonnement sportif, pour des raisons de projection internationale et d'usage du sport pour montrer les succès soviétiques à des publics qui ne sont pas forcément pro-communistes, que les dirigeants sportifs soviétiques et les dirigeants politiques se convertissent au sport international, entrent dans les fédérations internationales pour participer au championnat du monde, mais aussi pour que leurs records soient homologués ; puis à partir de 1951 entre le CNO soviétique et le CIO, ce

qui permet aux sportifs soviétiques en 1952 de participer aux Jeux olympiques d'Helsinki puis en 1956. Donc là ce qui est intéressant c'est de voir un phénomène de convergence qui se déroule entre 1946 et le milieu des années 50. Et à partir de 1956, à partir des Jeux de Melbourne, en particulier, les dirigeants du sport soviétique vont appliquer des méthodes qui étaient appliquées dans l'industrie, par exemple : celles de la planification, celles de la centralisation des données, celles aussi de l'usage d'indicateurs de performance pour planifier les

performances et pour construire la préparation des sportifs de haut niveau. Et finalement, les Américains se trouvent dans cette première partie assez démunis. Les Soviétiques ont fait du sport un outil de rayonnement. Ils cherchent à devenir les meilleurs sportifs mondiaux du monde et il faut maintenant que les États-Unis se ressaisissent. Il faut essayer de trouver des voies pour que ce champ de l'image ne soit pas uniquement dominé par les Soviétiques.

NDD: Ouais, moi j'ai vraiment eu cette impression que les Américains, entre guillemets, agissent en réaction plus qu'autre chose. Mais là, dans ce que vous avez dit, y a 2 points qui me parlent et que j'ai découverts en lisant votre livre. D'abord, c'est l'antagonisme entre sport amateur et sport professionnel que vous décrivez dans votre livre. Et j'ai trouvé ça très hypocrite. En tout cas, on dit que le sport doit être amateur et ils sont tous plus ou moins payés. Vous racontez d'ailleurs dans votre livre qu'il y a des militaires qui participent aux JO ou aux manifestations sportives mondiales et qui sont de toute façon là pour faire du sport. Et vous avez parlé de la Russie aussi qui s'intègre, entre guillemets, dans les instances sportives internationales et qui fait tout pour avoir une grosse influence. Vous écrivez dans le livre, de mémoire, "c'est un rideau de nylon" en sport.

Sylvain Dufraisse : Oui, alors sur cette question du rideau de nylon, je m'appuie plutôt sur les travaux récents en histoire de la guerre froide qui ont eu tendance à s'intéresser davantage aux circulations à travers le rideau de fer. Ce que montrent les chercheurs, c'est qu'il y a des points de connexion, que ce soit dans le domaine commercial, artistique ou scientifique, qui permettent à certains représentants des démocraties populaires ou de l'URSS de traverser les rideaux de fer. Le sport est un très bon exemple de ces populations qui peuvent participer fréquemment à des compétitions à l'étranger, donc traverser le rideau de fer. En effet, ce qui est aussi

important à noter, c'est que dans les années 50, il y a eu une intensification du calendrier sportif. Alors vous avez bien évidemment des championnats du monde, des compétitions olympiques tous les 4 ans. Mais ce qu'il faut aussi noter, c'est que vous avez tout un ensemble de compétitions qui se développent au cours des années 50. C'est des coupes d'Europe, des compétitions bilatérales qui sont organisées dans le cadre de coopérations entre pays. Alors on a par exemple les matches URSS-États-Unis en athlétisme, en basket-ball, qui deviennent en fait des rituels du calendrier sportif. Vous avez la Course de l'Europe, la Course de la paix qui parcourt une partie des pays du bloc socialiste. Donc on voit un ensemble de compétitions, mais également d'autres manifestations qui drainent ce monde sportif, comme par exemple les États-Unis utilisant la tournée de sportifs pour des matchs de démonstration, pour des rencontres avec des acteurs locaux, comme un moyen de projeter la supériorité de son modèle sportif en Europe, mais aussi en Afrique, en Asie, en Amérique latine ou dans les Antilles. Ce qui est intéressant, c'est de voir finalement comment les sportifs parcourent le monde et traversent les frontières. Et donc le monde du sport est un monde où finalement le rideau de fer est peu efficace. Alors vous aviez évoqué un autre point ?...

NDD : La guerre amateur / pro.

Sylvain Dufraisse : Ah, la guerre amateur / professionnelle. Alors ça c'est un point important parce que depuis la fin du dix-neuvième siècle, il existe 2 types de pratiques : une pratique amateur, une pratique professionnelle. Une qui va être plutôt liée au sport spectacle et puis l'autre qui va être plutôt liée au sport aristocratique. Et comme à l'origine, les Jeux olympiques ne doivent rassembler que l'élite éclairée des futurs dirigeants du monde, Pierre de Coubertin fait de l'amateurisme un des critères nécessaires pour participer à ces compétitions. Et le CIO va défendre une vision du sport amateur, de la nécessité d'être amateur pour

participer aux compétitions olympiques, pendant que d'autres fédérations internationales s'opposent à cette conception. C'est le cas par exemple de la Fédération internationale de football qui va créer la Coupe du monde de football en 1930 et cette Coupe du monde, elle a pour objectif de rassembler les sportifs professionnels. Alors cette question de l'amateurisme, elle devient très clivante au moment de l'entrée des Soviétiques dans les compétitions internationales, puisque les dirigeants américains, certains dirigeants européens vont dénoncer le fait que les Soviétiques sont des amateurs d'État, pratiquant une forme de faux amateurisme. Et ils vont dénoncer le système de bourse qui a été mis en place en 1947, le fait que pour pouvoir s'entraîner, les sportifs d'élite obtiennent des bourses assez importantes de 200 à 1005 roubles par mois. Pour les Jeux de 56, alors que le gouvernement américain cherche à préparer la riposte en matière de propagande pour les Jeux olympiques, il confie une mission qui est d'étudier la manière dont on peut attaquer les Soviétiques, les sportifs soviétiques. Et à l'issue de cette mission, les responsables disent, mais attention à ne pas les attaquer sur cette question de l'amateurisme d'État puisque nous non plus nous ne respectons pas totalement les codes de l'amateurisme via soit les bourses des universités, soit les soldats qui sont au final payés pour faire du sport. Ce qui est intéressant, c'est cette forme d'hypocrisie autour de l'amateurisme. Alors cette question de l'amateurisme, elle a un élément déterminant, c'est qu'elle va permettre par exemple dans tous les sports collectifs, pour les pays du bloc socialiste, d'avoir les meilleurs représentants



pour les compétitions olympiques, que ce soit en football, en basket, que ce soit également en hockey sur glace. Et c'est ce qui explique la prédominance des représentants du bloc socialiste dans ces disciplines particulièrement, puisqu'aux États-Unis, les meilleurs basketteurs, les meilleurs hockeyeurs partent dans les championnats professionnels quand ils sont une vingtaine d'années. Cet aspect de l'amateurisme va permettre aux représentants du bloc socialiste d'avoir une domination dans ces disciplines, notamment en lutte. Et c'est un point qui va resurgir dans les années 80, il y a même une commission au CIO, qui est chargée de définir de nouvelles règles. Mais cela aboutit sur un échec. Et à partir de 1928, lors d'un Congrès à Baden-Baden les dirigeants du CIO décident de ne plus légiférer, de ne plus réglementer en matière d'amateurisme et considèrent que ce sont les fédérations internationales qui doivent se charger de considérer qui peut participer aux compétitions olympiques ou non. C'est une proposition qui avait été préparée dans une Commission qui avait été organisée par le président américain Forbes pour lutter contre la domination soviétique dans les compétitions internationales, et c'est ce qui permet à partir de 1928, d'avoir des tennismen professionnels par exemple, et à partir de 1920, d'avoir des champions de la NBA dans les compétitions olympiques.

NDD : Je rebondis sur ce que vous avez dit au début, notamment sur la domination russe dans les compétitions parce que si j'ai bien compris votre livre, c'est qu'ils envoient même uniquement les sportifs s'ils sont assurés

d'avoir une médaille.

Sylvain Dufraisse : Alors ça, c'est sous Staline, seuls peuvent prendre part aux compétitions olympiques les sportifs qui sont sûrs de remporter une médaille puisque en fait, Staline ne veut pas d'humiliation par le sport. Et ce qui est aussi intéressant, c'est qu'entre 46 et 50 environ, c'est principalement des femmes qui vont participer aux compétitions internationales puisque les championnes soviétiques sont vraiment parmi les meilleures mondiales en patinage de vitesse, en athlétisme et on voit aussi comment cette nécessité de la victoire, elle aboutit à faire que les femmes soviétiques peuvent prendre part aux compétitions internationales.

NDD : **Il y a quelque chose qui m'a étonné aussi dans votre livre, c'est quelque chose que je ne savais pas, donc c'est au sortir de la guerre 45, c'est mondialement la foire on va dire, donc il y a un "ménage", on évacue tous les nazis et sympathisants. Et c'est un travail qui n'est pas fait dans le sport et dans les instances sportives. Et je me suis demandé pourquoi ? D'après vous, ce ménage n'a pas été fait parce que, on pensait bon, le sport ce n'est pas la priorité, il y a plus important. Parce que vous écrivez quand même dans le livre que le sport et ses instances ont été le lieu de compromis et de collaboration. Pourquoi ? Il y a eu un pragmatisme dans ce milieu-là ?**

Sylvain Dufraisse : En fait, ce qui est intéressant, c'est l'usage de l'apolitisme au lendemain de la 2^{de} Guerre mondiale qui a contribué à éviter la dénazification. Les dirigeants les plus compromis sont mis de côté. Vous avez certains membres, par exemple du CIO qui doivent être remplacés, qui quittent leurs fonctions. C'est aussi un moyen de prouver que le monde du sport ne passe pas au-delà des divisions politiques. Et ça c'est un point important parce que ça permet aussi le fonctionnement de ces instances internationales. du sport. L'objectif de ces instances, c'est d'avoir

la domination sur un sport, une discipline, de pouvoir le réglementer, de maîtriser l'octroi des titres de champion du monde ou pour le CIO le titres de champion olympique. Et donc au sortir de la 2^{de} Guerre mondiale, elles sont confrontées aussi pour se maintenir et pour rester légitimes, elles vont étendre leur nombre de membres, et pour ça, elles vont faire de l'apolitisme leur étendard. Et finalement, vous allez retrouver des gens qui avaient fréquenté le régime fasciste. Mais comme le sport est apolitique, on n'a pas besoin de faire attention aux affinités politiques de chacun. Donc vous voyez, ce qui est intéressant, c'est de voir comment, au lendemain de la 2^{de} Guerre mondiale, c'est la défense de l'apolitisme qui va permettre à la fois l'ouverture au pays socialiste mais aussi le fait de pouvoir continuer d'accueillir des gens qui ont eu des affinités avec les régimes nazis et fascistes.

NDD : **Apolitique ? Moi j'ai l'impression à la lecture du livre que l'on s'acharne à dire que le sport n'est pas politique alors qu'en coulisses, ce n'est que de la politique. Êtes-vous d'accord avec ça ?**

Sylvain Dufraisse : Oui, disons que pour moi c'est comme le domaine de la science ou de l'art, c'est-à-dire que c'est un même lieu où l'on retrouve à la fois des formes de coopération, de collaboration et aussi d'opposition pour des visions du sport, pour des conceptions du sport et pour proposer des manières de gouverner le sport. Alors je prends un exemple avec les Soviétiques qui lors des années 50, dénoncent le fait que le CIO n'est pas une instance démocratique. Et que le CIO est un club coopté d'aristocrates et de grands bourgeois et il propose en 59 des réformes qui ont pour objectif de rendre plus démocratique le CIO, de permettre à chaque comité national olympique d'avoir un membre, de permettre à chaque fédération d'avoir un représentant au CIO. Ça va être un des projets soviétiques. Les Soviétiques vont être les porteurs de développement sportif au sein du CIO auprès des pays nouvellement indépendants et ils vont se

rapprocher des de certains membres français qui vont avoir aussi cette vision. Donc finalement, ce qu'on voit, c'est que le sport, c'est un espace d'opposition des conceptions. Que cette vision politique du sport, elle peut être marquée. Alors pour moi, il faut aussi garder un élément en tête, et souvent, les gens qui font de la géopolitique du sport ont tendance à complètement oublier ça, c'est la manière dont le sport est organisé internationalement. Ce sont des organisations de type privé, donc on n'est pas du tout comme dans d'autres domaines, comme avec la santé.

NDD : Vous avez parlé de nouveaux pays, on fait un bond dans le livre, vous parlez aussi de la décolonisation dans le livre et de son impact qu'a eu la guerre froide dans les nouvelles terres d'influence, entre guillemets. Et là aussi j'ai l'impression que l'Union soviétique remporte la remporte la première bataille dans les pays décolonisés.

Sylvain Dufraisse : Alors elle remporte la première bataille parce qu'elle est aussi l'une des premières à s'y investir. C'est vraiment par la question de l'aide au développement qui passe par l'envoi d'experts, par l'accueil de cadres, mais aussi de futurs sportifs. Et puis c'est aussi par l'aide à la construction d'équipements. C'est ce qui se passe en Guinée. Ils sont quand même un peu réticents parce qu'ils disent finalement, est-ce que ce sont les équipements prioritaires ? Il y a un point qui est évident, c'est la question de l'Afrique du Sud, puisque ce qui va faire aussi le succès soviétique en Afrique, c'est finalement la manière dont ils vont aussi s'appuyer sur les enjeux politiques locaux. Ce sont des représentants socialistes de l'URSS qui défendent la cause des sportifs noirs et métis en Afrique du Sud qui étaient exclus des compétitions olympiques. Et c'est eux finalement qui se font les porte-parole des noirs et des Métisses Sud-Africains.

NDD : Donc c'est face à cette influence que les États-Unis réagissent encore une fois, comme

pour l'Europe, ils réagissent à l'influence russe. En tout cas c'est ce que j'ai compris avec la création du Peace Corps et l'action du sénateur Humphrey.

Sylvain Dufraisse : Ce qui est intéressant, c'est de voir qu'aux États-Unis, pour changer l'image de la population américaine, à partir du milieu des années 50, il y a l'idée de développer ce qu'on appelle la people-to-people diplomatie, donc la diplomatie interpersonnelle. Et cela passe par l'envoi de volontaires, ça passe par le développement de compétitions interpersonnelles amateurs. Les Peace Corps, ils vont être développés à partir de 1961 et l'idée c'est d'envoyer des jeunes Américains, en particulier en Amérique latine, en Asie et en Afrique, pour à la fois fournir des éducateurs sportifs volontaires et en même temps promouvoir des sports qui sont, disons, plus américains, comme le baseball, le basket-ball, etc. Donc on voit comment cette diplomatie interpersonnelle, elle a aussi pour objectif de diffuser l'American way of Life sur le terrain dans les pays en développement.

NDD : Alors ça me fait penser à toute l'histoire de la propagande que vous racontez aussi dans le livre. Il y a quelque chose qui m'a étonné, c'est la page 83 de votre livre pour ceux qui veulent aller voir ça. Donc vous racontez que l'Union soviétique met en avant la condition de la femme dans l'Est. En montrant qu'elle est dans la quête de l'égalité des sexes. Et tout ce passage-là, j'ai l'impression que c'était la Russie comme centre de la vraie modernité.

Sylvain Dufraisse : Mais ça, c'est quelque chose qui s'est développé dès les années 20, dès les années 30. Et on peut voir déjà émerger ça dans les années 30 avec la figure de la femme ouvrière. Le fait que les femmes soient l'égal des hommes dans le travail et le sport. C'est finalement un moyen assez simple de promouvoir cette égalité des sexes. Sous Krouchtchev, elles vont devenir des représentantes de la jeunesse soviétique qui, à côté de leurs pratiques de sport de haut niveau, suivent également des

études de médecines, d'ingénieurs, de physiciennes. Donc on va mettre en avant des femmes qui peuvent aussi accéder à des métiers qui sont plutôt labellisés en Occident comme des métiers masculins. Et ça, c'est intéressant parce que ça montre que ces sportifs, leur corps ne leur appartient pas. Et qu'il y a des usages propagandistes de leur corps, de leur situation et que le régime s'appuie en fait sur les récits de leur vie, sur les récits de leur quotidien pour mettre en avant les avancées supposées du régime.

NDD : Là, tout à l'heure, vous avez parlé de vie culturelle entre guillemets et on le voit aussi dans le livre. L'URSS met en place des camps de jeunesse où ils font la propagande de leur vision du sport et de la vie. Vous avez aussi là encore les Américains qui réagissent en réaction à ça, il y a une histoire folle. Vous parlez de - je ne vais pas me souvenir du nom, pardon - qui est chargé par la CIA de recruter un de ses collègues pour qu'il passe aux États-Unis.

Sylvain Dufraise : Alors ça, ce sont des éléments intéressants aussi, puisque l'idée, ça va être de profiter. Et ça, c'est théorisé par l'OTAN, d'essayer de profiter de ces élites, de ces éléments soviétiques ou des pays socialistes qui partent à l'étranger pour mettre en avant les mauvais côtés du régime et pour se servir de leur popularité pour faire de la contre-propagande.

NDD : J'aimerais aussi revenir sur les sportifs

parce qu'on parle beaucoup d'instances dans notre entretien, d'instance sportive, etc., mais on parle assez peu des sportifs au final. Et les sportifs sont des outils de propagande. La Russie avait conscience qu'on pouvait envoyer un sportif pour faire la promotion de son mode de vie, de même que les États-Unis et vous donnez des exemples dans votre livre, notamment avec Zatopek ou Mohamed Ali.

Sylvain Dufraise : Alors ce qui est intéressant,



c'est de voir aussi l'évolution du discours des athlètes, la manière dont progressivement le discours des athlètes va s'individualiser. Ce que je trouve intéressant, c'est aussi comment ce discours des athlètes devient l'objet d'un contrôle plus grand. Et ça, en Union soviétique, c'est complètement patent. C'est à dire qu'à partir du début des années 60, le discours des athlètes va être formaté par des cours en amont lors des stages d'entraînement où on va leur dire ce qu'ils doivent dire, ce qu'ils doivent réaliser, comment se comporter

à l'étranger, et cetera. Donc ça, le fait que des dispositifs de contrôle se mettent en œuvre, soient mis en place, que ce soit à l'Est comme à l'Ouest, cela montre comment finalement le discours des athlètes devient lui aussi un enjeu géopolitique. Le principal point de contrôle pour les Soviétiques, ça va être d'éviter que leurs athlètes fassent des choses qui puissent être reprises par la propagande et donc ils vont mettre en place à partir du milieu des années 60, un contrôle beaucoup plus fin de

ces athlètes, beaucoup plus encadré autour d'eux pour éviter qu'ils se comportent mal et pour favoriser l'autocensure. Ça montre aussi justement l'évolution du sport international. Dire que les athlètes, finalement, ce sont eux qui sont au cœur du spectacle sportif, mais c'est eux qui ont eu le moins de droits, moins de voix au chapitre. La question des athlètes, elle est mise sur le devant de la scène. Puis ça aboutit en fait en 1981, à ce qu'il y ait des représentants à Baden-Baden, des athlètes au Congrès olympique. Mais c'est aussi pour moi symptomatique des évolutions de la période, du fait qu'on donne plus de voix à la jeunesse, qu'on tienne davantage compte de ces demandes. Donc pour moi, c'est aussi lié à des formes de démocratisation.

NDD : Vous racontez aussi dans le livre l'arrivée des docteurs et de tout un tas de techniques autour des sportifs. En 72 à Munich, la sélection canadienne dispose d'une équipe de 13 professionnels. Mais ça a démarré bien avant. Je mets ça en relation avec ce que vous racontez un peu plus loin dans le livre sur l'histoire du dopage. Et vous racontez qu'en 1984 aux JO de Los Angeles, on dit carrément aux instances de l'antidopage de se calmer un petit peu. Parce que les télé ont dépensé des centaines de millions pour les rediffusions et qu'ils leur faut du spectacle. Et que donc on va se calmer sur le dopage, il faut laisser faire les médecins !

Sylvain Dufraisse : Je trouve que la question du pouvoir médical est un élément important. Cette question est même plus ancienne, car les médecins sont parmi ceux qui, dès la fin du 19^e siècle, diffusent l'idée de l'activité physique, mais qui cherchent également à la contrôler. Jusqu'à présent, ils étaient assez à l'écart des instances nationales du sport. Mais c'est le recours à l'expertise, que l'on retrouve à partir du milieu des années 60, qui va changer la donne. Cette expertise porte à la fois sur la performance sportive, mais aussi sur des aspects comme l'âge des athlètes et les conditions environnementales,

ce qui conduit à faire appel aux médecins et à les intégrer dans les instances internationales. En effet, la question du dopage est fondamentale, car jusqu'au milieu des années 60, les instances internationales étaient assez incompetentes dans ce domaine. Ainsi, le dopage devient un moyen pour les médecins d'entrer dans les compétitions, dans les instances internationales, et de défendre leur conception de la pratique sportive. Sur cette question du dopage, il est important de noter que les premiers contrôles antidopage ont eu lieu en 1968. La définition même du dopage dépend à la fois des débats au sein des commissions médicales et des possibilités techniques de contrôle. Par exemple, les stéroïdes n'ont été considérés comme des produits dopants qu'à partir de la fin des années 70. Les premiers contrôles de stéroïdes ont eu lieu aux Jeux olympiques de 1976. Les bêtabloquants ont été interdits en 1980. Ainsi, la lutte antidopage se constitue progressivement, et elle est également liée à d'autres phénomènes de la société, comme la lutte contre l'usage des drogues.

NDD : Votre livre, il est foisonnant. Là, on touche à peine la surface. Nous n'avons pas parlé de l'opération Griffin, de de de l'influence de de la guerre froide au niveau des 2 Allemagne par exemple. On n'a pas parlé des JO de Mexique... Je dis tout ça parce que c'est la fin de l'interview et je vous invite vraiment à vous procurer ce livre !
Merci Sylvain Dufraisse. ◆



Le livre

L'interview

Vincent Patigniez

ACCOMPAGNER

la construction sexuelle et de genre chez les ados



(: ? ! ;)
DOUBLE PONCTUATION

VINCENT PATIGNIEZ

Accompagner la construction sexuelle et de genre chez les ados

AUX ÉDITIONS DOUBLE PONCTUATION

NDD : Bonjour Vincent Patigniez.

Vincent Patigniez : Bonjour.

NDD : Je vous remercie d'avoir accepté notre demande d'interview. Alors avant de parler de votre livre, j'aimerais bien parler un peu de de vous. J'ai lu votre bio, donc vous êtes enseignant, c'est bien ça ?

Vincent Patigniez : Exactement. je suis enseignant-documentaliste pour être plus précis, dans l'académie d'Orléans, Tours. Voilà. Et j'exerce en collège à Orléans pour être un peu plus précis.

NDD : Ok, merci. Et vous êtes aussi co-référent et formateur égalité filles-garçons. Alors ça, je sais pas du tout ce que c'est. Vous pouvez m'en dire un mot ?

Vincent Patigniez : Ce sont des missions en fait qu'on accepte dans les établissements scolaires et on a ce titre donc de référent sur les questions d'égalité entre les gens. Enfin en tout cas, filles-garçons ; et à titre académique, je suis membre de l'équipe académique de formation. Je forme les personnels de l'académie sur les questions d'égalité filles-garçons. Mais en plus de ça, les violences sexistes, sexuelles ou les questions LGBT+ qui font partie aussi des questions d'égalité, pour accompagner les collègues en établissement scolaire, mais pas que.

Ça peut être le personnel des rectorats, voilà. Et puis nos autres collègues : infirmières, assistantes sociales ; en fait tous les personnels que l'on peut accompagner sur les sujets liés à l'égalité.

NDD : Mais c'est national ou c'est lié à l'académie ?

Vincent Patigniez : Non, non, c'est national en fait. Dans les académies, vous trouvez plusieurs équipes avec des gens super investis, qui participent à ces accompagnements. Il y a beaucoup de demandes sur ces sujets, beaucoup de besoin d'accompagnement, donc on est ravis de faire ce travail-là de formation qui est vraiment nécessaire.

NDD : Et pour terminer, vous êtes aussi membre de l'Observatoire académique de prévention de lutte des contre les discriminations LGBTQIA+.

Vincent Patigniez : Exactement. J'ai rejoint l'année dernière l'Observatoire, et il existe depuis plusieurs années déjà dans l'académie. Et voilà, j'ai eu la chance d'intégrer l'Observatoire et ça me paraît aussi indispensable, incontournable pour accompagner l'ensemble des jeunes aussi dans les établissements scolaires mais aussi les personnels. L'idée c'est vraiment d'accompagner l'ensemble des actrices, des acteurs des établissements scolaires,

que ce soient des jeunes, des moins jeunes, sur ces sujets.

NDD : Oui, et votre livre est super pour ça. Il va même, je pense, au-delà des professeurs, des enseignants et de l'équipe de l'éducation nationale. Il est utile pour tout le monde, en fait. J'allais dire pour moi qui suis confronté autour de moi à des personnes qui veulent transitionner, si c'est le bon verbe, c'est vraiment utile. Ça aide à avoir une vision, une vision non simpliste. Accompagner, je trouve que c'est important. Non seulement on accompagne, mais en plus, on se pose nous-mêmes des questions et on remet en cause nos préjugés. Et Dieu sait que j'avais des préjugés avant de lire votre livre. On va justement en parler de ces préjugés-là. Comment j'ai découvert le livre ? On en avait parlé en préambule. J'ai d'abord vu le documentaire "Petite Fille" de Sébastien Lifshitz. J'avais été très choqué, on va dire, par l'attitude de l'école et du médecin. Les deux attitudes me semblaient complètement inadéquates face à la détresse de l'enfant. Je me disais, comment réagir à ça ? Puis j'ai trouvé votre livre chez un ami professionnel. Il était là sur sa table basse et je m'en suis emparé. J'ai commencé à le lire en pensant que ça allait être très académique.

Vincent Patigniez : Oui, oui, je vois tout à fait ce que vous voulez dire.

NDD : Très académique et pas du tout. Alors il y a un côté académique, avec une très bonne idée, c'est-à-dire qu'il est truffé de QR codes qui renvoient à des documents, des ressources. C'est une super bonne idée. C'est vous qui avez eu cette idée ?

Vincent Patigniez : Eh bien, c'est vraiment une aventure partagée. On en a beaucoup discuté avec Étienne, l'éditeur. On s'est dit que ce serait une super idée pour enrichir la lecture. Il y a tellement de ressources et de références que cela permettrait

d'avoir une lecture interactive. L'idée d'insérer ces QR codes pour accéder à des ressources de manière plus simple nous a paru très bonne. Après, tout le travail de mise en forme a été réalisé par notre collègue, la maquettiste du projet, qui a très bien agencé tout ça. Je suis ravi du résultat. Je suis aussi content d'entendre votre retour sur ces QR codes. Cela montre que c'était une bonne idée. Je transmettrai cela à mon éditeur, il sera très heureux.

NDD : Oui, c'est une super bonne idée. Cela ajoute un côté pratique et de nouvelles applications à ce que l'on lit. Cela appuie la réflexion que l'on peut avoir par soi-même ou par rapport aux personnes concernées. Pour vous, à qui s'adresse ce livre ?

Vincent Patigniez : Alors au départ, quand on en a discuté avec l'éditeur, c'était vraiment pour accompagner les personnels en établissement scolaire. Par rapport à toutes les questions qui me sont posées soit en formation, soit sur les réseaux. On me pose beaucoup de questions sur comment faire, comment agir. Je partage beaucoup mes séances sur les réseaux et j'ai eu beaucoup de questions du type "Est-ce que tu peux m'envoyer ta séquence ? Ça m'intéresse", etc. Mais je voulais quand même faire prendre conscience, et c'est ce que je mets en introduction, que le clé en main, c'est assez limité. On peut donner des idées, mais après, c'est à chaque personne de s'approprier l'exemple, d'aller chercher un peu, et de s'approprier le contenu pour pouvoir le livrer au mieux aux élèves. On n'a pas les mêmes élèves, on n'a pas les mêmes objectifs. Quand on a discuté avec mon éditeur, on parlait de ça. Et au fur et à mesure de l'écriture, on s'est dit que ce qui serait bien, c'est que ça s'adresse finalement aux adultes de manière plus générale, y compris aux parents et aux responsables légaux, pour expliquer ces situations-là. Et même au-delà de ça, autour de moi, j'en parlais à des personnes ou à ma famille, et ça a intéressé même le milieu médical par rapport à l'accompagnement des patients et des patientes dans les hôpitaux. Cela s'est vachement

élargi au niveau du public et je me suis dit que c'était un peu l'idée derrière : ce sont des questions que tout le monde se pose. En milieu scolaire, oui, parce que c'est là où je travaille, mais on a essayé d'avoir vraiment une prise de hauteur. Oui, il y a beaucoup d'exemples sur l'établissement scolaire bien sûr, mais on a essayé d'avoir une dimension un peu plus plurielle pour accompagner les adultes de manière générale, voire même les élèves. Je vois tout à fait des élèves au lycée accéder au livre, et comprendre comment on peut les accompagner. Et puis éclaircir des éléments de vocabulaire, aider avec la littérature scientifique sur les sujets. Au fur et à mesure, le public visé s'est vraiment agrandi et j'en suis très heureux.

NDD : Oui, et ça se sent à la lecture. On voit le côté académique, comme j'ai dit tout à l'heure, par le biais des exemples et de certains chapitres qui parlent de l'école et des enseignants. Mais il y a aussi tout un côté hors école, qui est très utile en fait, quand on réfléchit sur ces questions et qu'on y est confronté.

Vincent Patigniez : Ne serait-ce que le vocabulaire d'ailleurs. Le vocabulaire s'adresse finalement à tout le monde pour comprendre ce qu'il y a derrière chaque mot. On se rend compte que c'est utile à tout le monde, et c'est un des premiers retours que j'ai en général. Ça permet de clarifier les différents concepts qui sont complexes, et je l'entends. L'idée était de les rendre accessibles à tout le monde. À travers toutes les lectures que j'ai pu faire, je voulais que ce soit accessible, compréhensible, sans être simpliste. Je voulais garder la qualité des lectures que j'ai pu faire tout en permettant d'obtenir quelque chose de lisible et compréhensible rapidement, sans que l'on ait envie de poser le livre en disant "Je ne comprends rien, c'est trop compliqué". En évitant le jargon, pour que ce soit clair. Voilà comment j'aurais aimé qu'on m'explique les choses il y a quelques années. D'où l'idée d'un public pluriel.

NDD : Est-ce que l'écriture de ce livre a été déclenchée par un déclic ? Est-ce que vous

vous êtes dit "OK, il faut que j'y aille" ?

Vincent Patigniez : C'est marrant, votre question, je la trouve super. Effectivement, j'ai hésité à aller sur ces sujets. Je pense que ce n'est pas une coïncidence que cette proposition de l'éditeur soit arrivée. Il y a quelques années, jamais je n'aurais écrit là-dessus. Dans l'établissement scolaire, j'avais tendance à éviter un peu le sujet. Moi-même étant gay, je voulais me préserver au maximum et je me disais, si je vais sur ces sujets-là, peut-être que je vais être visible et m'afficher malgré moi, alors que je voulais préserver ma vie privée. En évitant le sujet, je pensais éviter des questions ou des réactions. Et au final, suite à une formation, je me suis dit que non, à un moment donné, je ne pouvais plus me taire, il fallait que j'y aille. J'avais toutes les connaissances, tous les éléments, je savais exactement ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait dire. Je me suis dit que je ne pouvais pas rester silencieux, il fallait que j'agisse. Je me suis lancé librement dans l'établissement scolaire, avec l'accord de ma chef d'établissement. J'ai décidé d'y aller et je ne regrette pas du tout ce choix, bien au contraire. Je vois les effets très positifs de ces actions, j'écoute les élèves, je vois leurs attentes sur ces sujets. Je ne regrette pas du tout d'avoir fait ce travail. La demande de l'éditeur est liée à un parcours que j'ai construit. À partir du moment où je me suis dit "J'y vais", j'ai partagé mes lectures, mes séances, même sur les réseaux. Je ne me cache pas, j'y vais, quitte à me rendre visible. C'est aussi un coming out sur les réseaux. Grâce à ça, j'ai pu publier et être repéré. Cela a permis d'avoir une expertise sur ces sujets. Tout a été progressif et s'explique par un cheminement pour arriver à l'écriture et à cette belle aventure.

NDD : Du coup, est-ce que vous pensez que la construction du genre, entre guillemets, est différente selon les époques, ou est-elle simplement plus visible aujourd'hui ?

Vincent Patigniez : On en parle plus, c'est souvent ce qu'on entend. Les phrases que j'entends des élèves et des adultes sont du type "on en fait trop pour

les questions de genre, pour les personnes LGBT+. On ne parle que de ça, on ne voit que ça”. Non, cela a toujours existé, à toutes les époques et dans les différentes cultures. C’est juste qu’actuellement, comme les chercheurs et chercheuses le disent très bien, on a plus de mots pour exprimer ces choses. Aujourd’hui, on a plus de pédagogie pour expliquer les questions de genre et les questions d’orientation sexuelle. Le fait d’avoir du vocabulaire et de la pédagogie permet davantage d’explications et d’accompagnement. Cela permet aux personnes de mieux comprendre leur construction personnelle, leur identité, de pouvoir mieux se nommer et se comprendre. On a maintenant des témoignages de personnes plus âgées qui disent que le fait d’avoir ce vocabulaire maintenant leur fait comprendre qu’elles ont perdu des années de leur vie sans savoir ce qu’elles ressentaient. Par exemple, des personnes non binaires qui disent qu’elles ne comprenaient pas ce qu’elles ressentaient et que le fait d’avoir les éléments de vocabulaire et de langage leur permet de se dire “voilà, c’est ça que je ressens, c’est ça que je suis” et d’avoir des mots pour s’identifier. Cela permet davantage d’explicitation et de possibilités pour les personnes qui souhaitent s’identifier, et je trouve cela vraiment important. Cela ne veut pas dire qu’il y a beaucoup plus d’acceptation tout le temps, mais il y a plus d’identification et plus de mots pour se dire, et ça c’est quand même chouette.

NDD : Je mets ça en relation avec les pionnières comme Coccinelle ou Gaïa qui ont été les premières trans à dire ce qu’elles avaient fait. J’ai l’impression qu’on pardonnait à ces gens-là parce que c’était du show, du spectacle. On disait “oui, mais bon, ce sont des artistes”, mais quand cela arrivait à l’ouvrier, entre guillemets, la personne lambda, ce n’était pas pardonnable. Non seulement il ne fallait pas en parler, mais si c’était découvert, c’était une catastrophe avec des conséquences. Est-ce que vous êtes d’accord avec ce que je dis ?

Vincent Patigniez : On voit que l’évolution des droits

LGBT+ n’a pas toujours été facile, l’acceptation des autres a toujours été complexe. On observe actuellement que les questions de transphobie rappellent complètement ce qui s’est passé il y a quelques années pour les questions d’homophobie, avec les mêmes réactions et les mêmes rejets. Même le côté artiste, cela me fait penser aux questions des drag queens. Quand on voit les paniques morales actuellement autour de ces sujets, les lectures de contes qui créent des paniques morales, on se rend compte que l’acceptation des personnes est loin d’être acquise. Les émissions comme Drag Race ont très bien marché, mais quand cela arrive près de soi, dans sa ville, on n’a pas le même regard. C’est toujours cette ambivalence sur l’acceptation des personnes LGBT+. On accepte mais pas trop, on tolère mais pas trop. Le mot tolérance me dérange un peu, car il fait penser à une acceptation condescendante, comme on tolère le bruit ou le gluten. Tolérer les gens, j’ai un peu plus de mal avec ça. On voit bien cette distinction sur l’acceptation des autres, les préjugés qui restent très présents et qui sont toujours à nuancer. Vous avez raison, parfois dans la sphère privée ou dans le cadre du spectacle, c’est acceptable. Mais dans la vie privée, est-ce autant acceptable ? On se rend compte que non, les choses ne sont pas si simples. Les questions LGBT+ s’inscrivent toujours dans un contexte, un temps donné, un lieu, etc., et c’est toujours à réinterroger. Les choses ont évolué, mais de manière complexe. Aujourd’hui, cela reste encore extrêmement compliqué. Les actes de rejet, de violence, de non-acceptation des droits des autres restent encore très présents. Même si parfois on a un peu d’espoir, il y a une réalité de terrain qui montre que cela reste tendu. Voilà ce que j’en pense.

NDD : Revenons au livre, enfin nous allons en parler plus en détail. Vous ouvrez le livre avec un élément que j’ai trouvé très bien, c’est de remettre les choses à plat, de définir les termes. C’est-à-dire que vous définissez ce qu’est le genre, ce que signifie transitionner, ce que signifie la sexualité. Vous mettez les définitions

de tous les termes qui vont être utilisés dans le livre. Il y a quelque chose que je ne connaissais pas et dont j'aimerais parler, c'est l'ajout du terme "romantique" à d'autres termes comme homo, bi, etc. Par exemple, biromantique.

Vincent Patigniez : Oui.

NDD : Alors je connaissais les premiers termes comme pansexuel, bisexuel, homosexuel. Mais qu'est-ce que cela signifie "romantique"? Quelle est la différence, par exemple, entre hétérosexuel et hétéroromantique ?

Vincent Patigniez : En fait, quand nous accompagnons les gens dans les formations, nous utilisons des visuels. L'idée est que lorsqu'on parle d'orientation sexuelle, il faut aussi ajouter l'orientation affective ou romantique. On peut être attiré émotionnellement par une personne sans avoir d'attraction sexuelle. Cela permet souvent d'accompagner les jeunes publics, notamment sur les sentiments amoureux, en expliquant qu'on peut avoir une orientation affective amoureuse sans parler d'orientation sexuelle. Pour des élèves de primaire, on ne va pas tout de suite aborder l'orientation sexuelle, mais plutôt l'orientation affective et amoureuse. On peut avoir des sentiments amoureux qui ne sont pas forcément liés à une orientation sexuelle. Les deux existent et on peut avoir l'une sans l'autre, ou les deux, ou aucune, car on peut aussi ne pas avoir d'attraction romantique ou sexuelle. L'idée est d'expliquer cette diversité sexuelle de manière plurielle. On parle souvent d'orientation sexuelle, ce qui est un raccourci, mais il faudrait toujours préciser les deux et expliquer régulièrement qu'on peut ne pas avoir d'attraction sexuelle mais avoir une attraction émotionnelle. Les deux choses existent et il est important de les nommer. La sexualité et les actes sexuels ne sont pas toujours associés aux questions romantiques. Souvent, on a les deux, parfois l'une sans l'autre, et tout est possible avec de nombreux chemins différents.

NDD : Super, ce que vous venez de dire est extrêmement important. Cela m'aide à mieux comprendre une campagne de l'association AIDES qui m'avait choqué à l'époque, avec le slogan "séro-romantique". Je l'avais pris comme une banalisation du sida, mais en fait cela signifie qu'on peut aimer une personne qui est séropositive.

Vincent Patigniez : Exactement, les questions de romantisme peuvent s'associer à énormément de termes, et c'est toujours important de l'expliquer, notamment pour les jeunes publics. Ces éléments sont incontournables et indispensables pour parler simplement de sentiments amoureux, d'amour, et d'amitié. On commence doucement avec les enfants, en parlant d'amour et d'amitié, et on progresse petit à petit. Nous sommes loin des aspects sexuels, nous parlons simplement d'être amoureux de quelqu'un. Cela commence très tôt et permet une meilleure compréhension.

NDD : Je voulais dire que ce n'est pas forcément lié au sexe.

Vincent Patigniez : Non, ce n'est pas forcément lié aux actes sexuels. Vous avez raison, c'est important de faire cette distinction. Je m'amuse à préciser, mais c'est vrai que l'homosexualité est un terme tellement large et le mot "genre" aussi est polysémique. Donc, souvent, on essaie de redire les choses pour s'assurer qu'on parle bien de la même chose. J'avais bien compris ce que vous aviez dit.

NDD : C'est bien parce que ça fait le lien avec ma prochaine question. Je vais lire un extrait de votre livre. C'est page 29 pour ceux qui veulent suivre. "À la naissance, une personne de l'équipe médicale, médecin ou sage-femme, assigne un sexe à l'enfant, indiqué sur l'état civil uniquement. Souvent, les organes génitaux externes déterminent le sexe masculin ou féminin. Ce sexe ainsi défini à la naissance devient ensuite un fait juridique et social. Au regard d'une catégorie sociale assignée, c'est

un garçon, c'est une fille, tel un verdict, tel un déterminisme. Or, on ne naît pas garçon, homme, ni fille, femme. Le genre d'une personne ne peut se réduire au sexe assigné à la naissance." C'est un extrait de "L'école plaidoyer pour une éducation anti-oppressive à la sexualité", édition du Remue-Ménage. Je voulais citer cette phrase et la mettre en relation avec un petit graphique que vous mettez dans votre livre sur la construction du genre, où on voit que le genre se construit par la socialisation, les processus relationnels, les rapports de pouvoir, etc. Cela m'a fait réaliser que le genre se construit aussi tout au long de notre vie. Était-ce important pour vous de souligner cela ?

Vincent Patigniez : Ah c'était pour moi incontournable d'aller sur ces éléments-là. Ça me fait plaisir que vous citiez cela, car dans nos formations, c'est le point de départ. En fait, quand on travaille en formation, on commence toujours par ce qu'on appelle la terminologie. On parle des concepts de sexe, de genre, et de sexualité. Il est important de comprendre que quand on parle de sexe, on parle de l'aspect biologique, alors que le genre est une construction sociale. Le genre n'existe que parce qu'on vit en société. Si on est seul sur une île, les questions de genre et de socialisation sont très limitées, voire inexistantes. Les choses se construisent au fil du temps. On a tendance à résumer l'aspect biologique à un aspect social, alors que ce sont deux choses complètement différentes. C'est ce qu'on voit aussi sur les questions de transidentité. Ce n'est pas parce qu'on a un certain sexe à la naissance qu'on est en lien avec cette assignation. Les chemins sont extrêmement pluriels. Nous vivons dans une société très binaire qui considère que si vous avez un pénis, vous êtes un garçon, et si vous avez une vulve, vous êtes une fille. Comme on n'a que deux cases dans l'état civil, les choses sont simplifiées à l'extrême. Quand on ne s'identifie pas à ces cases-là, les problèmes peuvent commencer, que ce soit administratifs, sociaux,

etc. C'est important de faire la distinction entre le biologique et le social. Cela permet de mieux expliquer que les chemins de vie sont vraiment pluriels et possibles.

NDD : Oui, même pour soi-même, si on n'arrive pas à se définir, on peut se sentir mal. De mémoire, vous citiez un chiffre d'Amnesty International disant que 18 à 22 % des adolescents se sentent non binaires ?

Vincent Patigniez : Effectivement, sur un panel de 18 à 30 ans, on dépasse les 20 %. Cela montre une évolution. La pédagogie et le fait d'avoir les mots permettent à davantage de personnes de s'identifier de cette manière-là. C'est très positif. Cela montre que les choses évoluent et que les jeunes peuvent maintenant s'identifier et expliquer comment ils se sentent. C'est très encourageant de voir que ces chiffres augmentent, car cela signifie que de plus en plus de personnes peuvent vivre comme elles sont. C'est la base de tout. Ce qui nous unit, ce sont les droits humains, sans jugement, sans rejet, sans discrimination, sans violence. Ce chiffre est pertinent et montre la progression des possibilités d'identification et des identités.

NDD : Moi, ça m'a heurté... enfin, ce n'est pas le mot. Mais ça a pulvérisé un préjugé que j'avais. Pour moi, seulement 2 % des gens se disaient non binaires, et en lisant votre livre, j'ai dû relire plusieurs fois pour être sûr de bien comprendre. J'ai trouvé ça énorme, entre 18 et 22 % !

Vincent Patigniez : Vous avez raison, on ne s'y attend pas du tout. Encore quelques années auparavant, on aurait pu penser que c'était limité à des milieux très favorisés où les gens pouvaient s'identifier comme non binaires, car c'était un peu tendance. Mais actuellement, ce sont des situations variées, et la pédagogie aide beaucoup. Les séries télévisées, les espaces de socialisation en ligne et la littérature jeunesse offrent des modèles contre-stéréotypés qui facilitent ces identifications.

Je trouve cela très bien. Souvent, on parle des dangers des réseaux, mais ils peuvent aussi être des espaces d'entraide et de pédagogie, où on peut trouver des informations pour nommer les choses. Aujourd'hui, les jeunes sont très informés sur ces sujets, parfois même plus que les adultes. Parfois, ce sont les adultes qui ont du mal à suivre, mais les jeunes sont souvent en avance sur ces questions. C'est réjouissant de voir tout ce qu'ils savent déjà et les supers échanges que cela permet, même s'il peut y avoir des incompréhensions, mais elles sont rarement agressives, plutôt des maladroites qu'on peut corriger. On avance, et je trouve que ce que j'observe est très positif.

NDD : Je reviendrai en fin d'entretien sur ce que vous venez de dire sur la différence entre les générations. De mémoire, vous dites aussi que l'égalité, c'est la différence. Je crois que c'est quand vous parlez de la Déclaration des droits de l'homme. Cette phrase m'a marqué, comme quoi être égaux signifie accepter qu'on soit tous différents.

Vincent Patigniez : Exactement, nous avons une multiplicité de différences. Aujourd'hui, j'ai eu cet échange avec les élèves, et c'est chouette de voir qu'ils comprennent que l'égalité ne signifie pas être tous pareils. On a tous des différences, et c'est cela qui rend le monde riche. Nous ne sommes pas des photocopies ; nous avons chacun une richesse personnelle qui permet de vivre ensemble. L'idée, c'est de ne pas être uniforme. Souvent, on associe négativement le mot "différence", alors qu'en réalité, c'est cette multiplicité de différences qui permet une culture inclusive. Les élèves comprennent bien que nous devons être égaux devant la loi et avoir un traitement égalitaire, mais cela ne signifie pas que nous sommes identiques. Nous sommes des êtres humains avec des droits égaux, mais nous avons chacun notre propre identité. D'où l'importance de célébrer les différences.

NDD : J'ai adoré cette partie de votre livre parce qu'elle incite à la réflexion et au positionnement

sur ces questions. Les QR codes renvoient à des ressources pratiques qui nourrissent la réflexion, ce qui fait grandir le lecteur, qu'il soit prof ou non.

Vincent Patigniez : Je suis d'accord avec vous. En formation, on s'est aperçu de l'importance de revenir sur ces éléments. L'égalité, ce n'est pas l'absence de différences, c'est l'absence d'inégalités. Il est crucial de revenir sur ces points pour déconstruire des préjugés et des malentendus. Parfois, il faut accepter de désapprendre ce que l'on pensait savoir. C'est une démarche nécessaire mais pas toujours facile, car elle implique de se remettre en question. Une fois qu'on accepte cela, on peut avancer de manière plus juste et inclusive.

NDD : Alors, vous avez aussi toute une partie académique dans le livre. Ça s'adresse aux enseignants, aux institutions de l'école, du collège, du lycée, et aux chefs d'établissement. Vous décrivez notamment tout le processus pour monter une intervention, un atelier, etc. Est-ce difficile ou pas de monter un atelier ?

Vincent Patigniez : C'est un peu des deux, en fonction des établissements et de leur dynamique. Parfois, ça peut être complexe quand vous avez des établissements qui partent de zéro. Les collègues se sentent parfois isolés et se demandent comment monter les ateliers que je propose en milieu scolaire. L'idée était de donner des pistes, de montrer sur quelles instances s'appuyer, quelles ressources utiliser, quels contacts établir pour mettre en place ces ateliers. J'ai partagé les questions que je me suis posées et mon expérience, sans prétendre être un modèle. Je présente cela comme une possibilité, pour aider à construire des projets dans les établissements scolaires. C'est important de rappeler que ces ateliers sont possibles et qu'ils sont même obligatoires selon la loi. On me dit souvent que parler de ces sujets est tabou, politique, ou que les enseignants ne sont pas légitimes. Mais il faut rappeler que les séances d'éducation à la sexualité sont obligatoires depuis longtemps. J'ai inclus des

extraits du code de l'éducation pour aider à mettre en place ces ateliers, car il y a une communication importante et obligatoire à faire auprès des familles et de l'autorité parentale. Cela permet des interactions et des échanges. En résumé, ces ateliers sont attendus par les jeunes, qui veulent pouvoir s'exprimer et échanger sur ces sujets. C'est essentiel pour prévenir diverses formes de violence, qu'elles soient sexistes ou de genre. Pour accompagner ces ateliers, j'ai donné des éléments pour montrer que c'est possible, malgré les freins existants. Il y a plein d'établissements qui ont réussi à les mettre en place. Il faut échanger, communiquer, et s'appuyer sur les instances de l'établissement. Encore une fois, c'est la loi. Il ne faut pas avoir peur, et accepter de ne pas tout savoir. Les élèves peuvent avoir des réactions imprévues, et il faut être prêt à construire un dialogue avec eux. Votre séance ne sera peut-être pas exactement comme prévu, mais l'essentiel est de répondre aux intérêts partagés et de valoriser les jeunes.

NDD : Est-ce que cela signifie que c'est l'enseignant qui doit proposer l'atelier ? Ou bien cela peut-il venir d'un parent d'élève ou d'un élève lui-même ?

Vincent Patigniez : Vous avez tout à fait raison. Cela peut tout à fait venir des élèves. Ils peuvent aussi demander des ateliers sur des sujets comme le racisme ou la discrimination au sens large, ce qui est génial. Les sujets sont souvent connectés, et il est important de ne pas les verrouiller. L'idée de la coéducation est que les familles et les parents peuvent échanger avec nous sur des propositions d'ateliers. Dans certains établissements, il y a des cafés des parents, des moments d'échange sur ces questions, comme le harcèlement. L'idée est d'impliquer les parents et de construire les ateliers avec eux. Même si parfois il y a des mobilisations contre ces sujets, il y a aussi des parents très favorables, qui ne savent pas toujours comment accompagner leurs enfants. Si on peut travailler ensemble, c'est idéal. Quand on pense à l'égalité dans un établissement scolaire, on

doit agir de manière collective, et les familles en font partie. Il faut travailler ensemble, même si ce n'est pas toujours facile à cause des contraintes de temps. Il est important d'être ouvert et de communiquer sur ces sujets, pour que les parents puissent réagir et proposer des choses. J'attends avec impatience d'avoir des échanges avec les parents pour expliquer ce que nous faisons et avoir d'autres pistes. C'est ce qu'il faut faire : avancer ensemble.

NDD : D'accord, cela veut dire que les formations que vous animez sont destinées aux enseignants. Il n'y a pas de participation de parents d'élèves, c'est ça ?

Vincent Patigniez : Alors, ceci dit, les profs sont aussi des parents quelque part. C'est peut-être simple à dire, mais j'aime bien le rappeler souvent. Nos collègues sont aussi des parents. Nous avons actuellement des demandes d'intervention pour des formations auprès des collègues des Points Formation Jeunesse. Donc là, on est hors Éducation Nationale, mais cela montre que ces sujets intéressent tout le monde. Parmi ces personnels, il y a aussi des parents qui cherchent à savoir comment accompagner leurs propres enfants. Ce n'est pas toujours évident, car on n'a pas forcément la même aisance avec ses propres enfants qu'en tant que professionnel. Travailler ensemble permet d'avoir un bagage plus conséquent.

NDD : Vous avez dit que vous communiquez sur ce qui a été fait après les ateliers. Est-ce que vous prévenez les parents avant ?

Vincent Patigniez : C'est même obligatoire de le faire avant et d'expliquer les thématiques sur lesquelles on travaille. Par exemple, si vous faites venir une association comme le Planning Familial, il est important d'expliquer aux responsables légaux que cette association va rencontrer les élèves. Il faut fournir des informations claires et transparentes sur le rôle de l'association. Rien à cacher, bien au contraire. C'est important d'expliquer ce qu'on fait, de préparer la venue des associations en amont, et

de voir avec les élèves de manière anonyme quelles questions ils voudraient poser aux intervenants. Cela permet aussi de voir quels éléments restent à développer. Certains élèves ont la possibilité d'échanger librement avec leurs parents, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Il est donc bénéfique d'avoir des intervenants pour expliquer le rôle des associations et fournir des informations.

NDD : Ça permet d'éviter les possibles malentendus, c'est ça ?

Vincent Patigniez : Exactement. Il n'y a pas de secret. C'est positif que les associations viennent rencontrer les jeunes. J'aime que tout le monde soit au courant et que cela devienne un élément de dialogue. Si les parents ont des questions, on peut y répondre. Cela évite les incompréhensions et les contrevérités. Nous sommes dans le droit à l'information et c'est exactement ce qui va se passer.

NDD : Vous donnez aussi des exemples d'attitudes à avoir dans le livre. Par exemple, page 82, il y a un jeu où on part d'une affirmation comme "les garçons sont plus forts en maths que les filles" et vous montrez comment reformuler cette affirmation. Cela m'a fait penser au Manuel de l'auto-défense intellectuelle de Normand Baillargeon. Est-ce que vous pensez que ce genre de méthode est nécessaire à l'école ?

Vincent Patigniez : La méthode que vous mentionnez est celle de Céline Pétrovic, chercheuse. L'idée est de ne pas renforcer les stéréotypes. Parfois, on peut avoir l'intention de lutter contre les stéréotypes mais, sans apport d'éléments de contre-modèles, on risque de les renforcer. Ces méthodes permettent d'interagir avec les élèves et de leur proposer des contre-modèles. Les jeux que je présente dans le livre ont une portée pédagogique très forte. Ils permettent de créer un intérêt par une dynamique ludique. Ces jeux sont utilisés aussi bien avec les adultes qu'avec les jeunes et sont bien reçus. Cependant, cela nécessite un feedback et un

accompagnement pédagogique pour expliciter les concepts et les inégalités. Un exemple est le "jeu du pas en avant", qui permet de visualiser les privilèges ou les inégalités entre les participants. Cela crée un souvenir physique et visuel de l'expérience. En variant les activités, comme les jeux, les travaux de texte, on peut redynamiser l'enseignement et atteindre des objectifs précis. Jouer sans objectif ni feedback ne serait pas efficace, mais avec une organisation et des objectifs clairs, ces méthodes ont une portée très positive sur les apprentissages et les échanges entre les participants.

NDD : Vous parliez de l'importance d'une organisation précise et de savoir où l'on veut aller avec ces méthodes. Est-ce que vous pourriez donner un exemple concret d'une activité ludique et de son objectif pédagogique précis ?

Vincent Patigniez : Bien sûr. Prenons par exemple le "jeu du pas en avant" que j'ai mentionné. L'objectif de ce jeu est de faire prendre conscience des privilèges et des inégalités sociales. Chaque participant reçoit un personnage fictif avec des caractéristiques spécifiques, comme le genre, l'origine sociale, l'orientation sexuelle, etc. Ensuite, on lit des affirmations telles que "Vous pouvez marcher seul la nuit sans craindre pour votre sécurité" ou "Vous avez accès à une éducation de qualité". Les participants avancent ou restent sur place en fonction de la réalité de leur personnage. À la fin du jeu, on observe que certains ont beaucoup avancé tandis que d'autres sont restés en arrière. Cela permet de visualiser les inégalités de manière très concrète. Ensuite, on engage une discussion pour analyser ce qui a été vécu, les ressentis des participants, et on relie cela à des concepts théoriques sur les privilèges et les discriminations. L'objectif pédagogique est donc de sensibiliser aux inégalités sociales et d'encourager une réflexion sur les privilèges et les discriminations.

NDD : Vous avez parlé du jeu du pas en avant. Moi, j'avais noté ce jeu parce que j'ai

adoré cette idée-là. Comme vous l'avez très bien expliqué, il met en avant pourquoi les autres sont avantagés et pas nous-mêmes. Cela nous aide à prendre conscience que nous n'avons pas tous les mêmes cartes en main, même si nous sommes égaux, nous sommes tous différents. Cela fait écho à l'actualité, notamment à cette séquence d'extrême droite. À mon avis, certains ne seront pas d'accord, mais il y a une islamophobie ambiante de fou. Dans votre livre, vous citez Isabelle Clair qui dit : "Les garçons doivent dominer leur classe sociale, mais les garçons racisés et/ou de milieux populaires sont dominés." Vous nous faites réfléchir sur la construction du genre, comment cela se goupille dans notre tête. On croit avoir compris, et à la fin, vous nous mettez une claque en disant que c'est encore pire pour les personnes racisées.

Vincent Patigniez : Bien sûr, les questions intersectionnelles sont très présentes. Récemment, j'ai observé un tweet sur une application de rencontre qui disait que passé la barre des 30 ans, si vous êtes racisé ou avez une certaine forme, vous êtes complètement éjecté de l'application. Cela m'a vraiment choqué. C'est exactement ça. Dans les groupes sociaux, il y a aussi des hiérarchies, même au sein des groupes d'hommes. Il y a des hiérarchies, des différences qui ne s'arrêtent pas. Lorsqu'on parle d'égalité des droits, on se rend compte que c'est encore complexe, notamment avec les droits LGBT+, qui progressent lentement mais sûrement. Au sein des groupes, il y a encore des différences hyper hiérarchisées, et les critères de discrimination peuvent s'accumuler de manière terrible. Comme vous l'avez mentionné, cela ramène à la question des privilèges. Quand ces inégalités et discriminations se cumulent, c'est extrêmement difficile. Il est crucial de comprendre cela selon les mixités sociales, géographiques, et selon les origines. Cela influence la manière dont on avance dans la vie, et il faut en tenir compte pour conscientiser tout cela. Repositionner ces

éléments, expliquer ce qu'est une discrimination, comment cela s'accumule selon les genres, et même à l'intérieur des mêmes groupes, il y a des choses complexes à comprendre. On revient toujours à ce système normatif de genre, à la manière dont tout est pensé et construit. Si on n'interroge pas cela, il est difficile d'avancer. Il faut absolument prendre le temps de zoomer sur ce dont on parle, comment agir, comment avancer, comment remettre en question les préjugés, et permettre à tout le monde d'avoir les mêmes droits, de vivre pleinement, et de rechercher les mêmes égalités. C'est important de faire comprendre cela aux adultes et aux élèves. Et je voulais faire une très bonne recommandation aussi à tout le monde de lire Isabelle Clair, c'est des ouvrages extraordinaires. Ces questions de script ou d'entrée normative dans la sexualité en font complètement partie. Quand vous êtes une fille ou un garçon, il y a des rôles attendus auxquels il faut correspondre pour ne pas subir de coût social. Quand on conteste cette situation, il y a des rôles qu'il faut assumer, sinon on est sanctionné. On parle ici des sanctions de genre, une sorte de police de genre qui norme la sexualité même des jeunes. Il y a des codes, parfois implicites, auxquels il faut correspondre. Sinon, vous avez des soucis, surtout dans les groupes de pairs, y compris parmi les amis. Même si on a plus de facilité à s'identifier et à être visibles, la pression sociale reste très forte. Cet ordre social est tenace, il est parfois difficile de s'en éloigner, de contester cette logique de groupe, cette domination sociale qui impose des rôles. "Je suis un garçon, donc je dois être comme ça, agir ainsi, aimer ça", sinon je risque d'être critiqué et considéré comme appartenant à un groupe faible, et cela pourrait basculer vers d'autres masculinités jugées subordonnées. Donc, je dois correspondre, sinon attention, je risque de me retrouver dans des catégories stigmatisées. La féminité pose problème, l'homosexualité aussi, et régulièrement, il y a un rejet de tout cela. Il faut expliquer cela aux jeunes, comment tout se construit, comment la violence se perpétue, et comment on peut interroger ces comportements, agir pour changer les choses. Il

y a des injonctions pour chaque catégorie sociale, et parfois, il faut faire une pause et se demander ce qui se passe quand on est un garçon, une fille, quelles sont les attentes normatives, les codes, les rôles. Quand on ne correspond pas, qu'est-ce qui se passe ? Quand on veut sortir d'une case, quels sont les obstacles ? Sont-ils les mêmes d'une transition à l'autre ? Tout est lié dans ces systèmes de hiérarchie entre personnes, entre orientations. C'est dingue de voir que certaines personnes croient encore en ces hiérarchies entre catégories, c'est inquiétant. Même à l'intérieur des catégories, il y a des hiérarchies. C'est un système complexe à comprendre, mais il faut prendre le temps d'expliquer tout cela depuis le départ, de reconsidérer progressivement pour faire évoluer vers un monde plus inclusif, voilà mon objectif.

NDD : Bon, c'est passionnant votre livre. Je n'avais jamais vu le poids du genre aussi clairement ces derniers temps, surtout après avoir lu votre livre. C'est vraiment fascinant. Vous avez une partie consacrée au harcèlement dans le livre. Aujourd'hui, je trouve que c'est beaucoup moins violent physiquement, mais c'est beaucoup plus violent métaphoriquement et psychologiquement avec les réseaux sociaux. On peut être complètement mis au ban, avec une humiliation continue sur les réseaux sociaux. Pour moi, c'est la même violence, que ce soit physique ou psychologique, on ressent la même chose. Qu'en pensez-vous ?

Vincent Patigniez : Je comprends tout à fait ce que vous voulez dire. Je peux être un peu plus positif parce que je vois aussi des choses positives autour de moi. C'est vrai que la réalité est terrible, elle est triste. Les chiffres que je donne sont assez accablants. Le harcèlement homophobe est presque devenu inévitable pour les jeunes gays, mais aussi pour les jeunes lesbiennes et bisexuels. C'est inquiétant de penser que c'est presque inévitable. Cependant, je vois beaucoup de jeunes se mobiliser sur ces sujets, notamment avec le dispositif PHARE

dans les établissements scolaires. Beaucoup de jeunes s'engagent en tant qu'ambassadeurs pour prévenir et accompagner les jeunes confrontés à ces situations. En réexpliquant ces problématiques, on parvient à faire réfléchir les jeunes sur ce qui se passe, sur les compétences psychosociales, sur l'empathie. Ces aspects peuvent être travaillés à l'école. Je propose souvent des activités où les élèves réfléchissent à l'égalité dans les relations, aux situations d'emprise, pour les sensibiliser aux impacts de leurs comportements. On parle aussi des conséquences légales, notamment les suicides de jeunes liés au harcèlement homophobe. Il y a une vraie prise de conscience chez les jeunes, et cela change quelque chose. Il est crucial de leur donner les outils pour comprendre les insultes, leurs rôles, leurs impacts et leurs conséquences. C'est plus que dire "ce n'est pas bien". Une insulte peut véhiculer des messages d'infériorisation et nuire gravement à l'estime de soi. Si on ne travaille pas régulièrement sur ces questions, la prise de conscience est difficile pour des jeunes en construction. Cela nécessite un travail collectif et une réflexion sur nos pratiques pédagogiques pour être vraiment égalitaires et inclusives. C'est une démarche collective qu'il faut soutenir en établissement scolaire, pour repérer, intervenir et prévenir le harcèlement.

NDD : Ce qui fait le lien avec le bashing qu'a subi votre livre sur les réseaux sociaux par une certaine sphère, une certaine population. Comment ça se vit quand tout un travail est descendu pour de mauvaises raisons, par méconnaissance et par stupidité ?

Vincent Patigniez : Ça résume bien la situation. Hélas, en plus, je pense que ces personnes ne sont pas complètement dépourvues de raison. C'est cela qui est difficile à comprendre. Ce sont des individus qui ont une manière de penser élaborée sur certains points. Quand cela m'est arrivé, je m'y attendais, car dès qu'on aborde ces sujets, on connaît les réactions réactionnaires. Mais le jour où j'ai vu les commentaires, j'étais loin de m'attendre

à cela. Je pensais recevoir des commentaires constructifs sur le livre. J'étais plein d'enthousiasme en ouvrant les commentaires, mais j'ai été surpris de la tournure que cela a pris. Après, je me suis dit que malheureusement, je m'y attendais. En croisant les profils des commentateurs, on retrouve souvent les mêmes personnes sur les réseaux d'extrême droite, dans la fachosphère et autres groupes anti-COVID, anti-système, propagateurs de théories du complot. Heureusement, j'ai beaucoup travaillé sur ces sujets dans ma carrière professionnelle, donc je parviens à expliquer chaque aspect de ces critiques. En regardant ces profils, ce n'était pas un secret, mais c'était tout de même terrible de voir autant de discours de haine et de rejet, y compris contre les personnes LGBT+. Ce qui m'inquiète, c'est que les établissements scolaires sont régulièrement attaqués, des projets sont stoppés dans certaines académies à cause de ces mouvements. On voit même des parents vigilants infiltrer les

établissements scolaires, sous couvert d'anonymat, pour influencer les élections de parents d'élèves. Cela m'inquiète particulièrement lorsque des CDI sont ciblés par ces groupes, accusés de promouvoir des ouvrages sur le vivre ensemble et l'éducation à la citoyenneté, avec un langage alarmiste qualifiant ces approches de propagande immigrationniste. C'est ahurissant de voir ça. Notre objectif est la prévention, l'accompagnement vers une citoyenneté éclairée, le droit à l'information et à l'éducation pour prévenir toutes formes de violences, que ce soit sexistes, LGBTIphobes, etc. Il est crucial de rappeler qu'il n'y a pas de propagande LGBT+ à l'école, pas d'idéologie du genre. Nous travaillons simplement pour protéger les jeunes à travers des séances éducatives visant à prévenir les violences et à construire une sexualité positive. Nous devons combattre ces contre-vérités et cette désinformation émanant de ces groupes. ♦



sous la direction de
Éric Fournier et Arnaud-Dominique Houte

À BAS L'ARMÉE !

L'antimilitarisme en France
du XIX^e siècle à nos jours



ÉDITIONS DE LA SORBONNE / HISTOIRE CONTEMPORAINE

À BAS L'ARMÉE !

AUX ÉDITIONS DOUBLE PONCTUATION

NDD : On va parler de votre livre que vous avez édité aux éditions de la Sorbonne. Ça s'appelle «A bas l'armée, l'Anti-militarisme en France du 19e siècle à nos jours». Alors moi, je m'intéresse beaucoup au militaire. On a déjà plusieurs émissions sur le sujet que vous pouvez écouter en podcast, etc. J'ai déjà dit plusieurs fois dans les émissions que je venais plutôt du gauchisme primaire. Donc pour moi, les militaires, c'était dissolution immédiate. Mais depuis quelque temps, j'apprends à mettre de l'eau dans mon vin et votre livre, c'est une somme, quoi. Et sur la culture générale et sur l'histoire militaire, mais aussi sur l'histoire de l'anti-militarisme. Alors on va essayer de voir tout ça. Je voudrais juste commencer par les coulisses. Je voudrais savoir... D'abord, je vais vous présenter. Excusez-moi, Arnaud Dominique, vous êtes professeur d'histoire contemporaine à la Sorbonne, membre du centre d'histoire du dix-neuvième siècle. C'est quoi ça, s'il vous plaît ? Je ne connaissais pas du tout.

Arnaud-Dominique Houte : Alors c'est un laboratoire qui est en fait un des plus anciens laboratoires de la Sorbonne, qui, comme son nom l'indique, s'occupe de l'histoire du dix-neuvième siècle. Mais en fait, hein, parce que on a une conception, vous l'avez vu dans le livre, très élargie du 19e. C'est un laboratoire qui a une particularité, c'est qu'il continue à regrouper des historiens de deux universités différentes, Paris

Panthéon-Sorbonne et Sorbonne Université, qui sont voisines mais qui sont en fait des universités différentes. Mais, et c'est très bien comme ça, on partage le même laboratoire de recherche spécialisé sur ces questions.

NDD : D'accord, je vais rebondir sur le laboratoire de recherche juste avant. Je fais le lien. Éric Fournier, vous êtes aussi donc au centre...

Éric Fournier : Exactement. L'autre université, du coup, Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

NDD : D'accord, l'université voisine.

Éric Fournier : Ah oui, mais un peu plus éloignée. Les locaux se croisent, se chevauchent. Mais nous sommes différents. Voilà.

NDD : Alors ça veut dire quoi le laboratoire de recherche ? Ça veut dire que... c'est une question très bête, hein, mais ce n'est pas grave. Laboratoire de recherche, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que vous cherchez de nouvelles sources historiques ? Vous cherchez ce qu'on ne fait pas encore ? C'est quoi un laboratoire de recherche ?

Éric Fournier : Du coup, alors, de nouvelles sources historiques, nous, comme on travaille sur l'histoire contemporaine, c'est malheureusement assez rare. Nos collègues qui travaillent sur l'histoire antique ou médiévale peuvent avoir la chance de trouver des nouvelles sources par des fouilles. Pour nous,



les sources, ça arrive, ça peut être des correspondances privées. Par exemple, nos collègues qui travaillent sur le 20e siècle le plus récent peuvent avoir la joie de l'ouverture d'archives auparavant fermées. Bon, nous, les nouvelles sources, c'est un rêve, un fantasme, je ne sais pas, mais on en a quand même assez peu. En revanche, effectivement, soit on reprend des questions qui avaient été traitées il y a très longtemps et comme l'histoire répond aux questions de son temps et du présent, il faut bien qu'on s'y remette. Soit, effectivement, comme c'est le cas-là pour l'anti-militarisme, on se rend compte au cours de discussions entre collègues et de travaux en commun que, par exemple, il n'y avait aucune synthèse universitaire sur l'anti-militarisme. Donc là, c'était du neuf.

Éric Fournier : On a mobilisé les ressources du laboratoire, alors des ressources financières limitées, on va le dire tout de suite, mais en revanche, on a pu s'appuyer sur des collègues, des étudiants, des doctorants pour nous aider dans ce travail.

NDD : D'accord, oui, c'est ça.

Arnaud-Dominique Houte : En fait, le laboratoire en histoire, c'est une manière de conserver quelque chose de collectif, parce que c'est vrai que, en général, le travail de l'historien est quand même plutôt un travail individuel.

L'essentiel de nos publications est individuel. En général, on signe tout seul les livres et les articles. Mais dans le cadre justement du laboratoire, c'est un espace un peu idéal pour avoir un lieu de discussion, de convergence. Et donc là, très concrètement, ça permet de monter un travail collectif qui se décline d'ailleurs souvent sous la forme de journées d'étude avant de devenir véritablement un livre.

NDD : D'accord, en gros, c'est plusieurs cerveaux au service d'un seul thème. C'est bien ça ?

Arnaud-Dominique Houte : Et plusieurs regards. Parce qu'en fait, l'intérêt, c'est qu'on ne venait pas forcément des mêmes spécialités. Je pense que ce qui est intéressant ici, c'est qu'Éric est spécialisé dans l'histoire des révolutionnaires plutôt. Et moi, plutôt dans l'histoire de ceux qui sont de l'autre côté de la barricade, des gendarmes et des forces militaires. Et ce qui est intéressant justement, c'est de voir qu'on a des objets voisins, mais qu'on regarde dans deux sens différents. Et donc d'essayer de confronter et de faire avancer la réflexion collective.

NDD : Alors ça, je l'avais compris. En faisant la lecture de votre bibliographie, Arnaud-Dominique Houte, «Les peurs de la Belle Époque : crime, attentat, catastrophe et autres périls» aux éditions Tallandier. Je vous annonce que je l'ai acheté, que je ne l'ai pas encore ouvert, mais que je vais le lire. Attendez-vous à un autre mail de ma part. Parce que le thème m'intéresse vraiment et pareil pour vous, Éric Fournier, «La critique des armes : une histoire des objets révolutionnaires sous la Troisième République». Alors lui, il est dans ma liste. Je ne l'ai pas encore acheté mais bientôt, ça va être le mois prochain je pense. Vous avez aussi écrit «La cité du sang : bouchers de la Villette contre Dreyfus». Celui-là, je ne l'ai pas précommandé, mais j'avais

bien vu la différence entre les deux avec votre bibliographie. Avant de passer à votre livre, je voudrais savoir comment il a été écrit. Alors, c'est sous la direction de vous deux. Est-ce que ça veut dire que vous avez élaboré le plan, décidé de ce que vous alliez mettre dedans, puis fait un appel d'offres pour les auteurs qui sont dans le livre ? Comment ça se goupille tout ça ? Qui veut prendre la parole ?

Arnaud-Dominique Houte : Je veux bien commencer et Éric continuera. On travaille un peu toujours comme ça finalement, en embrayant l'un et l'autre. Le point de départ, c'est qu'on avait voulu monter un colloque et on a cherché des gens qui pouvaient intervenir sur ces questions. On a même fait un appel à communication. On a fait circuler dans toute la communauté historique, puisqu'on a des listes de diffusion, un appel à proposition, ce qui nous a permis déjà d'avoir une première liste de gens qui travaillaient vraiment sur ce sujet ou qui, sans en être spécialistes, s'y intéressaient. Ensuite, quand on est arrivé au projet de faire un livre, on a constitué une sorte de table des matières idéale. Puis, on a essayé de voir si, pour tous les thèmes qu'on envisageait, on pouvait trouver des spécialistes. Grâce à cette journée d'étude, on avait déjà un nombre significatif de cases cochées. On savait que là, on avait des gens qui avaient déjà travaillé sur des questions et qui pouvaient proposer un article. Mais il y a eu pas mal de thèmes pour lesquels on n'avait personne. On a continué à prospecter. On n'a pas toujours trouvé d'ailleurs, il y a des zones d'ombre, notamment sur les comparaisons avec les pays étrangers. C'est parfois très difficile de trouver des spécialistes. Donc voilà, c'est un travail de brainstorming pour constituer le plan qui a toujours évolué ensuite. C'est un travail de longue haleine, on a fait ça sur trois ans ? Quatre ans ? Presque, hein. Quatre ans ? Oui.

Éric Fournier : Oui, quatre ans. Le colloque nous a montré qu'il y avait un sujet intéressant et qu'il y avait matière à poursuivre le travail. Au lieu de demander aux collègues de rédiger des actes de colloque, c'est-à-dire une publication confidentielle très technique que presque personne ne va lire, on leur a dit de patienter, qu'on allait faire un livre collectif et faire venir d'autres personnes. Là, c'était dans une certaine mesure une forme de bricolage parce qu'on se demandait à qui on allait demander. Contrairement à ce qu'on peut lire parfois, les chercheurs en activité sont souvent surchargés de travail et plusieurs nous ont dit non, qu'ils ne pouvaient pas, qu'ils étaient déjà sur plusieurs livres en même temps. Donc il a fallu qu'on bricole, qu'on prospecte, et qu'on fasse des choix. Par exemple, on avait fait le choix de promouvoir les jeunes, c'est-à-dire dès qu'on pouvait, dès qu'il fallait choisir pour une notice un peu importante, un peu centrale, l'un des critères était de promouvoir les jeunes pour les aider dans la suite de leur carrière. Donc c'est une coordination qui comporte un réel facteur humain. Il fallait trouver, parfois convaincre des collègues de se rajouter un surcroît de travail, même si globalement ça a été plutôt bien accepté parce qu'on leur proposait un format peut-être un peu plus court que les contributions habituelles. On voulait aussi faire un livre lisible et accessible. On s'était dit que si on demandait les chapitres



selon un format universitaire habituel, on risquait de perdre un peu en énergie et en lecteurs. Donc ça a donné, je crois, peut-être plus de dynamisme au projet aussi.

NDD : Et le dynamisme se ressent dans la lecture aussi. On a interviewé il y a peu Adrien Desnouettes qui a écrit sur l'humour et sur le cinéma, vraiment à l'opposé de ce que vous avez fait. Mais sa démarche, je pense, dans l'écriture ressemble un peu à la vôtre. Quand j'ai lu, je m'attendais à un

livre universitaire, ne le prenez pas mal. Je m'attendais à ce que ce soit lourd, et en fait, on tourne les pages. C'est passionnant, bien écrit, avec des petits chapitres. On apprend à chaque page. Je rebondis aussi sur ce que vous avez dit tout à l'heure : vous avez cherché des sources qui n'avaient jamais été explorées. On va en parler tout à l'heure, mais par exemple, le soldat Garou. Moi, je ne savais pas du tout et pourtant, j'ai baigné dans un milieu

antimilitariste. C'est la première fois que j'en entends parler et c'est dans votre livre. Il y a aussi la naissance du mythe de la virilité. On en parlera un peu tout à l'heure. Je fais plein de petits teasings pour ceux qui nous écoutent. On ressent bien ce dynamisme à la lecture du livre et c'est important de le dire. C'est un livre qui se lit comme un roman et on apprend des choses. Avant de poursuivre sur le livre, j'aimerais poser

une question personnelle. Vous répondez si vous le voulez ou pas, ce n'est pas obligé. C'est quoi le déclic? Qu'est-ce qui fait qu'on se dit «je vais devenir historien»? Est-ce à l'adolescence, au niveau des études, un goût particulier? Comment se dit-on «tiens, je vais devenir historien»? Est-ce que vous avez eu un déclic ou est-ce que ça a été un long fleuve tranquille?

Éric Fournier : En ce qui me concerne, c'est très simple et assez rare. Mon père était prof d'histoire dans le secondaire et vers l'âge de 3 ans et demi, j'ai voulu faire comme papa. Et ça ne m'a jamais abandonné. Mon objectif, c'était d'être prof dans le secondaire, ce que j'ai fait pendant 16 ans, tout en continuant à écrire. À un moment, je me suis dit que finalement, si je pouvais être à l'université, ce serait bien aussi. Donc, c'était un long fleuve relativement tranquille, mais un très long fleuve pour moi.

Arnaud-Dominique Houte : Merci. Pas de la même manière pour moi. Je ne peux pas dire qu'il y a eu un déclic parce que j'ai vraiment le sentiment que j'ai toujours voulu être prof d'histoire. C'est un peu un long fleuve tranquille. Il n'y a pas eu de moment déclic, pas de révélateur, juste le constat qu'enfant et adolescent, les histoires les plus amusantes sont celles qu'on trouve dans les livres d'histoire. On se dit qu'on a envie de les raconter aux autres et de les écrire à son tour.

NDD : Donc, ce que vous me dites, c'est qu'un historien, c'est quelqu'un qui aime enseigner et partager.

Arnaud-Dominique Houte : Je pense que c'est vraiment une des clés. Tout le monde ne le dira pas forcément de la même manière, car il y a différentes conceptions. Il y a des conceptions plus scientifiques de l'histoire, d'autres visions du métier. Mais je pense qu'Éric Fournier et moi partageons la même conception qui

met l'enseignement au centre du système. On n'écrit pas des livres pour nous-mêmes, mais en ayant en tête nos étudiants, un public qui peut dépasser le champ des étudiants. L'idée, c'est qu'il y a cette question de la transmission, et je pense que c'est très important dans la manière de penser les objets, comme vous le disiez tout à l'heure. On a fait des chapitres assez courts, mais c'est aussi parce qu'on est lucides sur les modes de lecture contemporains. Aujourd'hui, il est plus rare de lire un livre en continu. Si on fait un bouquin de 600 ou 700 pages, seuls quelques spécialistes, quelques passionnés vont le lire. Là, l'intérêt, c'est que ce livre peut être feuilleté. Je pense que c'est un mode de consommation très fréquent en bibliothèque universitaire. Nos étudiants ne lisent pas le livre de l'intro à la conclusion, mais ils vont feuilleter, et ils trouveront des choses qui piqueront leur curiosité.

NDD : Alors on passe à votre livre après cette longue introduction. La lecture des premières pages, des deux premiers chapitres, m'a fait poser deux questions. La première, ce n'est pas vraiment une question, c'est plus une impression. J'ai eu l'impression qu'il y avait une distinction faite dans l'antimilitarisme, c'est-à-dire qu'on distinguait l'officier, c'est-à-dire le greffier, du soldat de base. Est-ce que vous êtes d'accord avec ce que j'ai compris et pouvez-vous expliciter?

Éric Fournier : Oui, c'est exactement ça. Sur toute la période, c'est-à-dire du milieu du 19^e siècle jusqu'à nos jours, le soldat, qu'il soit conscrit ou soldat de métier, est généralement épargné par le discours antimilitariste. En revanche, le moindre officier, c'est-à-dire passé le grade de caporal, est considéré comme un des instruments principaux de l'oppression militariste. Ça n'épargne ni les officiers ni les sous-officiers.

Arnaud-Dominique Houte : Il y a cette idée que l'officier est souvent le bourgeois, il y a une dimension de lutte des classes, et le sous-officier est celui qui est complice du système et qui détient une part de pouvoir. La critique existe et est très corrélée au fait d'exercer une part d'autorité.

Éric Fournier : Pendant le service militaire, qui commence à devenir une réalité effective au début du 20e siècle, ce sont les sous-officiers qui incarnent l'autorité arbitraire ou brutale dénoncée par les antimilitaristes, ce n'est pas le colonel. Les sous-officiers ont des motifs pour se faire détester assez importants.

NDD : D'accord, donc il y a une distinction entre les deux. Est-ce que c'est dû aussi au fait que l'armée recrutait ses casernes parmi les gens dans le besoin, ceux qui avaient faim, etc. ? Est-ce que cette image a joué dans le fait de ne pas voir les soldats comme objet de l'antimilitarisme ?

Arnaud-Dominique Houte : Pas particulièrement. Ce qui est déterminant, c'est vraiment la question de quand le service devient universel. Au 19e siècle, il peut y avoir des engagements militaires liés à la pauvreté, mais la plupart des gens trop pauvres pour trouver une subsistance dans la vie ordinaire ne seront pas les bienvenus à la caserne, car l'armée cherche certaines garanties, certains niveaux de recrutement. L'armée est rarement peuplée de misérables. À partir de la fin du 19e, début 20e, les nouvelles lois militaires font que tout le monde a vocation à exercer le service. Cela donne le sentiment que le simple soldat n'est pas un militaire comme les autres, il n'a pas vocation à rester militaire, donc on le traite différemment de celui qui accepte de prendre des grades. Le simple soldat est là parce qu'il n'a pas le choix, alors que celui qui exerce une part d'autorité est perçu comme acteur du système militaire.

NDD : D'accord. Quand des soldats refusent de tirer ou de suivre des ordres, comme le mouvement des «camarades de crosse en l'air», cela fait-il partie du refus de l'antimilitarisme basique ?

Éric Fournier : Alors, la crosse en l'air, c'est en fait une des manifestations les plus intenses de l'antimilitarisme. Vous avez évoqué le fait de ne pas tirer ou de tirer en l'air, par exemple. C'est le seul geste indécidable par les autorités. Aucun officier ne peut voir qu'un soldat a délibérément tiré trop haut pour ne blesser personne, par exemple lorsqu'il s'agit de réprimer une grève. En tout cas, au moins jusqu'en 1914, c'est l'armée qui est envoyée pour réprimer les mouvements sociaux violents ou pouvant l'être. La crosse en l'air, derrière l'apparente bonhomie du geste refusant de tirer sur ses frères, ses sœurs, et cetera, remonte au début de la Commune de Paris. Au moment de la Commune, le 18 mars à l'aube, des soldats, obéissant aux exhortations de la foule, dont des femmes parisiennes, ont commencé par mettre la crosse en l'air, signifiant qu'ils cessaient d'obéir à leurs officiers. Quelques heures plus tard, ils ont retourné leurs armes et les ont fusillés. C'est ce qui est chanté dans «L'Internationale» : «Crosse en l'air et rompons les rangs. Nos balles sont pour nos généraux.» Ce geste est porteur de la violence ultime de l'antimilitarisme, qui est d'abattre ses officiers. Là, on est vraiment au cœur de l'antimilitarisme comme avant-garde révolutionnaire. Plus que comme geste d'insoumission où il faut faire des gestes plus furtifs, moins signifiants aussi, symboliquement.

NDD : En gros, c'est de la lutte quoi. C'est de l'antimilitarisme vu comme une lutte. Pour que ça fonctionne, il faut tirer, abattre vraiment.

Éric Fournier : Bah, c'est ce que disent les révolutionnaires les plus subversifs sur une période allant de la fin de la Commune jusqu'aux

années 1920, avec le PCF qui se calme un peu après. C'est un horizon d'attente révolutionnaire, c'est ce qu'espèrent les révolutionnaires les plus violents et déterminés. Mais sinon, le simple fait de désertier ou de refuser d'obéir aux ordres peut suffire. En revanche, sur cette période-là, qui est celle de l'antimilitarisme plus révolutionnaire, aucun antimilitariste n'appelle les recrues à jeter leurs armes. Il faut surtout les garder avec soi, au cas où.

NDD : Ça, c'est une idée qui perdure encore aujourd'hui. On l'a vu avec la crise des gilets jaunes ou plus récemment avec les retraites. L'idée d'avoir l'armée et la police avec soi pouvait faire plier le gouvernement, le pouvoir pouvait changer de camp.

Arnaud-Dominique Houte : Oui, effectivement, et c'est une constante des révolutions du 19e siècle. Depuis la Révolution française, il y a l'idée que si une révolution veut gagner, si la rue veut gagner, elle a besoin de retourner une partie de l'armée, car la rue toute seule contre l'armée perd à chaque fois. Mais si la rue parvient à faire douter les soldats et mieux encore à les retourner, là, le jeu est ouvert. On a la Révolution française, les révolutions de 1830, 1848, la Commune qui sont en partie dans ce processus.

NDD : À quel moment datez-vous le début de l'antimilitarisme ? Dans votre livre, j'ai eu un doute. J'ai eu l'impression que le militaire, au départ, faisait un peu le travail de la police. Est-ce parce qu'il n'y avait pas

de police à l'époque ou pas de police telle qu'on la connaît aujourd'hui, ou suis-je dans l'erreur ?

Arnaud-Dominique Houte : Je vais commencer par répondre sur les polices et je laisserai ensuite Éric dater l'antimilitarisme. On va se partager nos responsabilités.

NDD : Ça marche !

Arnaud-Dominique Houte : En fait, police et gendarmerie existent, mais en petit nombre. La préfecture de police de Paris existe depuis 1800. La gendarmerie existe depuis 1791 et, à chaque fois, il y a des précédents, donc il y a des forces de police. Mais elles ne sont pas du tout au niveau actuel en termes d'effectifs et de disponibilité. Pour maintenir l'ordre, et souvent dans des contextes tendus, révolutionnaires et potentiellement violents, les autorités, les gouvernements successifs utilisent très souvent l'armée. Ce n'est



pas sa mission première, mais tout au long du 19e siècle, par exemple dans les grandes grèves, il est fréquent que l'armée soit utilisée. Il y a des gendarmes, des policiers, mais aussi des militaires qui interviennent. À partir de la fin du 19e siècle, il y a cette idée que ce n'est pas un bon système, que ce n'est satisfaisant pour personne parce que ce n'est pas forcément très efficace, et cela suscite davantage de violence et de révolte. À partir de la fin du 19e siècle, sous la 3e République, le discours qui s'impose est qu'il vaudrait mieux que les militaires ne soient pas utilisés. Pour que ce discours soit



vraiment appliqué, il faut attendre la 2e moitié du 20e siècle. Pendant toute la première moitié du 20e siècle, les militaires sont encore utilisés, mais chaque fois, on dit que c'est dommage et on préférerait ne pas le faire. Le principe de réalité fait qu'il y a des soldats impliqués jusqu'à au moins 1947-48 dans la répression des grèves. Après, cela devient extrêmement rare.

Éric Fournier : Pour faire la transition avec ce que vient de rappeler Arnaud, les militaires eux-mêmes rechignent à aller au champ de grève, selon la belle expression du mouvement social, non pas le champ de bataille, mais le champ de grève. Pour eux, cela ne favorise pas leur carrière. Ce sont des combats sans grandeur, ils n'aiment pas. Même les officiers les plus réactionnaires et soucieux de conserver l'ordre social jugent presque déshonorant d'être envoyés en grève. Il y a aussi un malaise de ce point de vue-là. Le malaise aurait été encore plus fort, sans doute au début du 19e siècle. Il ne peut pas y avoir vraiment d'antimilitarisme parce que les soldats, en tant que fidèles héritiers des volontaires de 1792, des vainqueurs de Valmy, bref des armées révolutionnaires, on trouve chez les soldats, y compris chez des officiers, parmi les plus fervents opposants aux monarchies du premier 19e siècle. Un exemple célèbre, bien que peut-être un peu daté pour les jeunes générations, est celui des quatre sergents de La Rochelle. Comme leur nom l'indique, ce sont quatre sergents de l'armée française en 1827, si ma mémoire est bonne, qui font partie d'une conspiration pour renverser le régime. Nombreux sont les militaires qui

participent à cette conspiration, et ils sont exécutés pour cela. Jusqu'en 1848, l'armée est mal vue par les forces conservatrices comme étant un repaire de libéraux, c'est-à-dire à l'époque presque l'extrême gauche, voire de bonapartistes, en tout cas pas fidèles au régime et turbulents. Le grand changement survient lors de la répression de la révolution parisienne de juin 1848, où l'armée, en trois jours, submerge les barricades de l'Est parisien et massacre à peu près 4 000 insurgés. L'armée montre alors qu'elle peut être le dernier et plus efficace rempart de l'ordre. C'est à ce moment-là que l'on voit apparaître ce que Vincent Robert indique dans sa notice au début du livre. On voit apparaître le premier discours antimilitariste, même si le mot n'est pas encore forgé. Notamment, on a ce conte du soldat loup-garou.

NDD : Allez-y, je reviendrai dessus mais ce n'est pas grave.

Éric Fournier : Le soldat loup-garou est une brochure tirée à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires après la répression des journées de juin 1848. Elle est éditée par un républicain social, donc de l'extrême gauche révolutionnaire de l'époque. La brochure raconte, sous la forme d'une veillée paysanne, comment un homme dit avoir été victime de la malédiction du loup-garou. On comprend très vite que la durée de la malédiction, sept ans, correspond à la durée d'engagement dans l'armée, que la peau du loup-garou était en fait son uniforme de soldat, et que la voix qui l'obligeait à tourmenter ses proches était en fait les ordres de l'officier. Mais comme c'est une brochure antimilitariste voulant faire comprendre la nécessité de



l'antimilitarisme à un public paysan, elle utilise les contes et légendes des campagnes pour rendre cette modernité accessible à un large public. À la fin du conte, le soldat loup-garou dit qu'il a réussi à se libérer de l'emprise qui l'obligeait à se transformer en loup-garou. On comprend qu'en fait il a désobéi aux ordres de son officier au moment où il aurait dû massacrer des Parisiens. Le mot «antimilitarisme» apparaît sous la 3e République, explicitement lors de la Commune de Paris, avec la haine du militarisme. La colonne Vendôme, par exemple, est démolie parce qu'elle incarne, selon la Commune, le militarisme. À partir de là, l'idéologie et le mouvement antimilitariste ne s'arrêtent plus. Le mot est forgé vers 1890, mais la réalité existe déjà.

Arnaud-Dominique Houte : Dans les dictionnaires, il apparaît effectivement dans les années 1890, d'ailleurs dans le contexte de l'affaire Dreyfus. Le mot se popularise à ce moment-là, mais la réalité est antérieure.

NDD : Bon, mais alors, c'est quoi l'antimilitarisme ? C'est le refus total de la chose militaire, l'uniforme, les ordres, marcher au pas, etc., ou c'est le refus d'un ordre semi-étatique pour contrôler la situation, le peuple ? C'est quoi l'antimilitarisme, c'est l'un, l'autre, ou les deux ?

Arnaud-Dominique Houte : C'est l'ensemble. Un des grands partis pris du livre, c'est justement de ne pas chercher à avoir une définition fermée. On est parti du principe que nous travaillions sur deux siècles et donc sur des sensibilités qui avaient évolué. Il fallait essayer de voir comment les gens à une époque donnée parlaient de l'antimilitarisme. On se rend compte que l'antimilitarisme de 1900 n'est pas du tout celui de 1950 parce qu'il y a d'autres enjeux. Dans cet antimilitarisme, il y a une dimension politique qui a longtemps

été la plus connue et la plus présente dans les anciens livres sur cette question. C'est une dimension très liée à l'histoire des mouvements révolutionnaires du Parti communiste, mais pas seulement. Cette dimension considère que l'antimilitarisme est un levier de la révolution. Cet antimilitarisme est hostile à l'armée bourgeoise, mais pas du tout hostile au fait militaire. Ils n'ont pas de problème avec l'idée qu'il faut une armée ; ce qu'ils veulent, c'est une autre armée, plutôt sur le modèle de l'Armée rouge par exemple, ou des armées anarchistes, mais pas l'armée bourgeoise que l'on connaît en France. Cette histoire existe, mais elle se décline de manière très différente quand on va voir des sensibilités antimilitaristes dans beaucoup de milieux sociaux et politiques. Là, c'est une forme presque culturelle. C'est la chose militaire, la caserne, tout ce qui l'accompagne. Selon les époques, la vie en chambrée, mais ça peut être aussi à la fin du 20e siècle, l'obligation de se couper les cheveux, la boule à zéro. Tous ces éléments vont susciter une sorte de réflexe. Je pense que là, on peut parler d'un réflexe, ce n'est pas forcément une pensée politique construite, pas une idéologie, contrairement au premier cas, mais c'est un autre domaine dans lequel on va retrouver une critique de l'armée.

NDD : C'est amusant. Vous dites que ce n'est pas une construction politique, si j'ai bien entendu.

Arnaud-Dominique Houte : Ce n'est pas que ça. Ça peut être une construction politique, mais il y a aussi des formes qui ne sont pas pensées, qui relèvent plutôt de la sensibilité. Oui, je dirais de réflexe, parce que c'est ça.

NDD: D'accord, pour moi, l'antimilitarisme, c'était quelque chose de gauche, c'était politique, situé à gauche. Tu es de gauche, tu n'aimes pas l'armée, tu n'aimes pas la police, tu n'as même pas à réfléchir. Je pensais que l'antimilitarisme était né avec

le colonialisme. C'est abordé dans le livre, dans les premiers chapitres, mais on voit aussi, comme vous avez dit tout à l'heure, avec le refus du massacre des Parisiens et la Commune, que c'est un peu plus tôt. Que ça peut être une autre origine. C'est ça que j'ai trouvé bien dans le livre, on apprend des choses, notamment sur ça. Pour vous, l'antimilitarisme n'est pas de gauche ?

Éric Fournier : En fait, si. On ne trouve pas d'antimilitarisme de droite. On peut avoir un pacifisme chrétien porté par des chrétiens assez traditionalistes mais pas intégristes. On peut avoir un pacifisme de droite qui puise aux racines chrétiennes, mais l'antimilitarisme de droite, ça n'existe pas. En revanche, ce qu'on remarque, c'est que des individus, par leur action antimilitariste, vont finalement se diriger vers la gauche. Des individus sans expérience politique préalable, parce qu'ils ont un engagement antimilitariste et sont réprimés comme tels par l'État, vont basculer et se retrouver dans le jeu politique à gauche. Un bon exemple est le Larzac dans les années 70. Des paysans sans expérience politique préalable mènent au début un combat local contre l'extension du camp militaire du Larzac. Ils sont rejoints par une frange très ancrée à gauche, pacifiste, dans la foulée de mai 68. Très rapidement, un antimilitarisme se développe, compris ici comme la critique de l'armée comme institution envahissant le champ social. Ce qui aurait pu être un conflit de bornage de propriété, avec l'extension d'une propriété et une expropriation, devient un des mythes mobilisateurs majeurs à gauche encore aujourd'hui. Voilà, faut le dire comme ça. Au départ, on part sur un conflit rural, l'extension d'une propriété, une expropriation, et comme l'armée est impliquée dans ce conflit, la politisation s'effectue par le biais de l'antimilitarisme. Je ne sais pas si je suis clair.

NDD : Oui, c'est vrai. Et cela répond



à une des questions que j'avais notées et que je pensais vous poser plus loin : c'est quoi l'antimilitarisme de droite.

Je l'ai déjà dit plusieurs fois, mais on apprend beaucoup de choses dans le livre. Moi, le premier truc qui m'a marqué, vraiment, c'est la naissance du mythe de la virilité. C'est-à-dire qu'à l'époque où j'étais adolescent, quand je devais faire le service militaire, on m'a dit : «C'est très bien, tu vas devenir un homme.» Et j'avais du mal à comprendre pourquoi. D'où venait cette idée que l'on devenait un homme lorsqu'on faisait le service militaire ? C'est expliqué dans votre livre. Cela vient du Conseil de révision, qui était dans les campagnes, où on vérifiait si les jeunes étaient aptes à faire le service militaire. On disait : «bon pour le

service, bon pour les filles». Après le Conseil de révision, on pouvait se bourrer la gueule et aller voir les filles. Ça y est, on était un homme. Je vais citer l'article en question, écrit par Aurélien Lignereux, j'espère que je le prononce bien. «Conçu pour s'assurer de la résistance des conscrits aux fatigues de l'armée, le Conseil de révision a été interprété par les communautés locales comme un brevet de virilité, autorisant la première cuite et les relations sexuelles : bon pour le service, bon pour les filles. [...] elle fait ressortir un folklore arraché au champ de la tradition et rendu à sa fonction l'invention d'un rite de passage pour accepter la séparation entre les jeunes et leur communauté d'origine.» Je trouve que tout est dit dans ce

petit passage. Donc, la question que j'avais, c'était : avant ce rite de passage, on n'était pas un homme ? Comment on gagnait en virilité s'il n'y avait pas le service militaire et l'armée ?



en virilité s'il n'y avait pas le service militaire et l'armée ?

Arnaud-Dominique Houte : Ce qui est important, c'est qu'il y a toujours eu différentes manières de devenir un homme. Aujourd'hui qu'il n'y a plus l'armée, en tout cas qu'elle n'est plus obligatoire, il y a d'autres rites de passage. La virilité a toujours été une histoire de rites de passage. Dans toutes les sociétés, il y a eu un besoin de construire des étapes, des rituels. Au 19^e siècle, l'armée était impopulaire. Dans la première moitié du 19^e siècle, partir à l'armée n'était

pas une fierté. C'était une contrainte, un arrachement à la famille, une contrainte

professionnelle. Il y avait cette impopularité du service militaire, mais il était obligatoire pour une partie de la société. C'était une sorte de compensation d'inventer ce rituel : certes, tu pars à l'armée, tu n'es pas heureux, mais on te garantit que tu seras populaire auprès des filles. Tu es un vrai homme. Ceux qui ne partent pas n'auront pas le prestige des armes, de la virilité, etc. C'était vraiment une sorte de compensation symbolique. Cela s'est enraciné très fortement au 19^e siècle. Le rapport à l'armée a complètement changé. Au début du 19^e siècle, un militaire était quelqu'un que l'on regardait avec une certaine méfiance. À la fin du 19^e siècle, il y a cette idée que tous les hommes sont des militaires, tous les militaires sont des hommes, et les deux notions sont très articulées. La virilité a été un élément de publicité pour l'armée. Cela a posé des problèmes pour ceux qui défendaient des positions antimilitaristes, car on les accusait de ne pas se plier au rite, d'encourager la lâcheté et des pratiques non masculines. Accusation d'autant plus paradoxale que la violence de la répression étatique impliquait de la part des militants un courage quasiment sacrificiel, une forme de ténacité au-delà de ce qui était exigé de ceux qui faisaient leur service bonhomme allant. Mais effectivement, le rebelle a perdu la bataille de la virilité, en tout cas dans les imaginaires collectifs. C'est-à-dire que l'homme, le vrai, c'est celui qui accepte de partir deux à trois ans loin de son foyer et pas celui qui va se rebeller. Pour revenir sur ce rite de passage, c'était aussi une forme d'unification visible à l'échelle européenne. On trouve ça à peu près partout en Europe à ce moment-là. Cela permettait d'offrir aux jeunes hommes des rites de passage un peu plus ritualisés. Anne Marisson a montré qu'au début du 19^e siècle, devenir un homme impliquait une très grande violence. Il y avait les violences entre jeunes hommes, au café, partout, les duels, les bagarres, les guerres villageoises, des bandes de 50 à 100 villageois

qui s'affrontaient parfois mortellement. Ce rite de passage était extrêmement éprouvant pour les jeunes hommes, et le Conseil de révision offrait finalement une alternative obligatoire et moins brutale.

NDD : Et alors vous avez dit jusqu'au 19^e siècle, mais je trouve que ça a perduré encore aujourd'hui. Quand je pense virilité, je pense à un militaire, éventuellement à un pompier, mais pas à un flic par exemple. Militaire ou gendarme, oui, mais pas autre chose. Dans ma tête, c'est vraiment quelque chose qui a perduré au fil des siècles.

Arnaud-Dominique Houte : Il y a une articulation avec l'uniforme. C'est la question de l'uniforme qui a été centrale parce qu'il était beaucoup plus présent dans les sociétés du 19^e siècle qu'aujourd'hui. Il y avait énormément de professions à uniforme, donc il y avait une visibilité de l'uniforme dans l'espace public qui n'est plus la même. Cela a été un des vecteurs de valorisation d'un certain type de figure masculine. Et cela reste présent dans les mentalités, même si aujourd'hui, nous ne sommes plus dans une époque de service militaire obligatoire depuis plus de 25 ans.

NDD : Et alors, la disparition du service militaire, c'est parce qu'on n'a plus besoin de compensation, vous pensez ? Ou ça n'a aucun rapport ?

Éric Fournier : Il y avait deux motivations de la part de Jacques Chirac. Une contrainte budgétaire d'abord, car une armée de conscrits coûte cher. Ensuite, Chirac avait une vision de la modernité. Il s'est rendu compte que les guerres de son temps, les engagements de l'armée française, étaient sur des théâtres extérieurs, ce qui excluait les conscrits. Avec la chute de l'URSS, la perspective de défendre Paris contre une invasion de chars rouges s'éloignait aussi. L'idée d'une armée de conscrits défendant

la nation et dont le sacrifice aurait justifié les représailles nucléaires devenait anachronique. Par ailleurs, il y avait la question du coût. Les soldats de métier se sont adaptés très vite à la professionnalisation. À tel point qu'aujourd'hui, beaucoup d'officiers sont très réticents à l'idée d'être impliqués dans la généralisation du SNU. Ils ne veulent pas de ce pseudo-service militaire.

Arnaud-Dominique Houte : Ils pensent que cela crée plus de problèmes que de solutions. J'ajouterais, pour aller dans le sens d'Éric, qu'il y avait aussi la perte de sens dans les années 80-90. Le service militaire était de moins en moins accepté. À partir des années 80, on voit de plus en plus de pratiques d'exemption de réforme. Cela devenait possible d'obtenir une réforme médicale, ce qui aurait été scandaleux un demi-siècle avant. Celui qui était réformé ne faisait pas son service et n'était pas un vrai homme. Dans les années 80-90, ce n'était plus du tout un problème. Ne pas faire son service était plutôt un motif de fierté parce qu'on avait su se débrouiller. Le contrat social avait complètement changé. L'armée n'était plus une contrainte partagée mais une contrainte qui pesait sur ceux qui n'avaient pas réussi à faire autre chose. Cela rendait le service militaire encore plus difficilement supportable. Dans les années 80-90, il était très contesté parce qu'il était très inégalitaire.

Éric Fournier : L'idée qu'on nous vend aujourd'hui, selon laquelle riches et pauvres se retrouvaient ensemble à creuser une tranchée dans la Forêt-Noire, a toujours été fautive. Les catégories favorisées, d'une façon ou d'une autre, faisaient soit l'école d'officiers de réserve, soit jouaient de leurs relations, comme on l'appelait à l'époque, pour obtenir une affectation plus sympathique, soit bénéficiaient de leur diplôme. Ils se retrouvaient scientifiques du contingent, ce qui est quand même mieux que de nettoyer des chars à Mourmelon. Le seul

brassage qu'offrait le service militaire, et c'est vrai, c'est que le pauvre des villes et le pauvre des champs se retrouvaient ensemble à creuser une tranchée dans la Forêt-Noire. C'était un brassage réel, sans doute moins fort aujourd'hui, mais l'idée d'un grand égalitarisme républicain où tout le monde est sac au dos dans les mêmes conditions, ça a toujours été un mythe. Cela a commencé à se voir de plus en plus, comme l'a dit Arnaud, par le jeu des exemptions. En gros, si vous aviez des médecins dans votre famille, il était plus facile d'obtenir un certificat médical. Et cela devenait de plus en plus évident.

NDD : Oui, et pour revenir sur le piston, ça a toujours existé. On le voit très bien dans le livre où vous racontez que les familles riches pouvaient «acheter» un remplaçant pour faire le service militaire à la place de leurs enfants.

Éric Fournier : Oui, avant le service militaire obligatoire, les familles riches ou des fermiers aisés pouvaient le faire aussi. Mais c'est sûr que les plus pauvres en étaient exclus.

NDD : Alors, d'où l'inégalité. On s'approche de la fin de l'émission. Je voulais aussi parler de l'arrivée du pacifisme, entre guillemets. Donc, on a vu tout à l'heure, je vais schématiser, vous allez peut-être corriger en tant qu'historien, mais antimilitarisme, c'est la gauche, et pacifisme, c'est la droite. Je voulais éventuellement nuancer cela. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, on voit qu'à la fin de celle-ci, il y a une prise de conscience. La durée du service militaire baisse, et on aboutit dans les années 1997 à l'arrêt du service obligatoire. Pour vous, est-ce que cela représente le résultat d'un long travail de sapes de l'antimilitarisme, du pacifisme, ou est-ce simplement l'évolution de la société et du monde d'aujourd'hui ?

Arnaud-Dominique Houte : Moi, je serais tenté d'y voir plutôt une déconnexion entre les deux, parce que le pacifisme a une histoire très cyclique. Il revient au lendemain des guerres parce qu'on prend conscience du coût humain, des deuils, etc. Mais ce pacifisme ne résiste pas aux retours des tensions diplomatiques et géopolitiques. Par exemple, les pacifistes des années 1920-1930, qui avaient vu que la guerre était une catastrophe, sont devenus inaudibles pendant la Seconde Guerre mondiale, quand cette guerre pouvait être présentée comme juste. Le pacifisme est donc très contextuel et dépend du contexte géopolitique. On le voit aujourd'hui : c'était plus facile d'être pacifiste dans les années 2000 que dans les années 2020, où le contexte international a changé. En revanche, l'antimilitarisme, bien qu'ayant aussi des temps forts et des temps faibles, est un mouvement de fond qui, au long du 20^e siècle, a nourri de plus en plus de critiques contre le service militaire. Ce service, qui était une sorte d'impôt du sang exigé de tous les jeunes hommes, est devenu de moins en moins accepté. Les critiques visaient non seulement l'idée de défendre la nation, mais surtout la manière dont le service était organisé et commandé, qui ne correspondait plus aux attentes des gens. Donc, pacifisme et antimilitarisme sont liés, mais leurs évolutions sont assez autonomes. Les pacifistes ne sont pas toujours antimilitaristes, et les antimilitaristes ne sont pas toujours pacifistes.

Éric Fournier : On pourrait prendre le parcours sinueux mais révélateur de Louis Lecoin. Avant la Première Guerre mondiale, c'était un militant anarchiste dur, assez violent. C'est l'un des plus subversifs. Avec le choc de la Première Guerre mondiale, il devient un pacifiste intégral, selon ses propres termes, c'est-à-dire le refus de toute guerre et de toute violence. Il abandonne l'antimilitarisme qui, à l'époque, est

surtout porté par les communistes, qui veulent retourner les armes contre l'armée bourgeoise. Louis Lecoin, à la fin de sa vie, dans les années 60, aura été l'un des leaders du mouvement des objecteurs de conscience. Mais, durant l'entre-deux-guerres, son pacifisme intégral et non négociable fait que pendant l'occupation, Louis Lecoin s'est compromis avec le régime de Pétain. Il pensait que Pétain pourrait signer la paix avec l'Allemagne. De ce point de vue-là, le pauvre Lecoin, guidé par son pacifisme intégral, s'est retrouvé empêtré dans les soutiens au régime de Vichy, ce qui lui a posé plusieurs problèmes à la Libération. Mais comme il y avait pire que lui en matière de collaboration, il a pu revenir à ses activités militantes. Le pacifisme, comme l'a dit Arnaud, est finalement très contextuel, il revient et repart. L'antimilitarisme, dans sa dimension politique, dessine des lignes assez fermes qui évitent normalement les dérives et les errements comme ceux de Louis Lecoin à un moment de sa vie. Dans cette dimension politique, il trace des lignes et des frontières qui permettent peut-être de garder le cap malgré l'évolution de certains contextes.◆



A promotional graphic for an audio interview. On the left, a tilted version of the book cover from the QR code is shown. In the center, the word 'INTERVIEW' is written in large, bold, orange-outlined letters. Below it, the text 'DISPONIBLE SUR TOUTES LES PLATEFORMES DE STREAMING AUDIO' is written in large, bold, pink-outlined letters. On the right, there is a red microphone icon with a lightning bolt, and the word 'PRÉCÉDEMMENT' is written in blue, slanted letters above it. The background is a stylized, abstract landscape with green and grey tones.

ETALORS?

WARNING
DO NOT COPY!



LE FUNCAST CULTUREL





QUOI COU BEH

Le sport, c'est politique ! C'est le premier enseignement que je retire du livre de Sylvain Dufraisse, « Une histoire sportive de la guerre froide » aux éditions Nouveau Monde.

C'est politique, c'est financier et c'est de la propagande. On navigue dans le livre à coups d'anecdotes et de révélations : la création des Peace Corps, la tolérance au dopage dans les Jeux Olympiques et le pourquoi (spoiler alert : les chaînes de télé y sont pour quelque chose), les relations entre les équipementiers et les instances sportives, leur lobbying acharné... Sylvain Dufraisse s'empare d'un sujet et le traite du début à la fin, sources à l'appui, analysant chaque époque, traquant les personnages

historiques, les sportifs, ceux qui leur tournent autour et retrace méthodiquement les agissements de chacun.

Le livre pose cette question : quelle implication a eu la guerre froide dans l'évolution du sport ? Et vice-versa. La guerre froide, avec ses tensions géopolitiques et idéologiques, a-t-elle influencé le développement du sport moderne ? Les États-Unis et l'URSS ont utilisé le sport comme un terrain d'affrontement symbolique, où chaque médaille remportée devenait un triomphe politique et un enjeu de propagande. Les Jeux Olympiques, par exemple, ont souvent été le théâtre de démonstrations de force entre les deux blocs, entre boycott et zones d'influences.

CAHIER CRITIQUE
UNE HISTOIRE SPORTIVE DE LA GUERRE FROIDE
SYLVAIN DUFRAISSE
ÉDITION NOUVEAU MONDE

On ressort du livre non pas avec un tableau complet mais avec une fresque à 360°, interconnectée avec le passé, le présent, des anecdotes et une histoire qui a des résonances dans le monde actuel. La manière dont les deux superpuissances ont instrumentalisé le sport pour projeter leur puissance et leurs idéologies a laissé une empreinte durable, perceptible encore aujourd'hui dans la politisation des compétitions sportives internationales.

Sylvain Dufraisse a fait le job, comme on dit. Un travail colossal, méthodique, précis, où rien ne semble être laissé dans l'ombre. Wahou ! Il nous montre comment les sportifs eux-mêmes, parfois considérés comme de simples pions dans ce grand jeu, ont souvent été les agents actifs, conscient ou non de ces dynamiques.

L'auteur explore également des aspects moins connus, comme les manœuvres diplomatiques autour des grandes compétitions, les scandales

de dopage couverts par les États pour garantir leur suprématie sportive, et l'impact économique des événements sportifs majeurs.

Bref, un livre captivant et instructif, qui nous fait découvrir bien plus que ce à quoi on s'attendait. ♦



CAHIER CRITIQUE
À BAS L'ARMÉE
Arnaud-Dominique Houte & Éric Fournier
Édition de la Sorbonne

C'est autour de courts chapitres que s'articule le livre « À bas l'armée, l'antimilitarisme en France du XIXe siècle à nos jours » aux éditions de la Sorbonne, sous la direction d'Arnaud-Dominique Houte et Éric Fournier.

La principale qualité du livre est dans son écriture : on y plonge, c'est léger, c'est bien raconté et très bien écrit. Il fait partie de cette mouvance des jeunes auteurs en histoire et en sociologie, ceux qui pensent à leurs lecteurs, qui évacuent le jargon académique tout en visant une lecture riche en connaissance, en apprentissage et surtout en partage. On lit « A bas l'armée » comme on lirait un polar, dévorant les chapitres. Sauf que l'on y apprend beaucoup plus de choses !

Justement, l'autre grande qualité de ce livre réside dans la somme d'informations que l'on récolte à sa lecture. Le titre ne ment pas ! Il s'agit bien de l'histoire de l'antimilitarisme : du pourquoi, du comment le sentiment naît, se développe et évolue au fil des événements mondiaux. J'ai, enfin, appris comment était apparu cette légende de virilité du service militaire et pourquoi on dit que sans faire son « armée », les garçons ne sont pas tout à fait des hommes ; découverte aussi du conte du soldat-garou et bien d'autres choses encore.

Les auteurs nous emmènent à travers les différentes époques, explorant les contextes historiques, sociaux et politiques qui ont façonné l'antimilitarisme en France. On découvre ainsi comment les guerres mondiales, les mouvements sociaux, et les changements culturels ont influencé et transformé les perceptions de l'armée et du service militaire.

Un livre que j'ai personnellement dévoré et que je vous recommande sans hésiter. ◆



NiMoNa, sur Netflix

Pour ceux qui ont lu la bande-dessinée de ND Stevenson, préparez-vous à une grande surprise. Parce que l'adaptation de cette BD en est une justement : on prend les personnages, on prend l'histoire, on y ajoute des préoccupations modernes sur le genre et voilà ! Tout est transformé !

Et c'est franchement réussi. L'histoire est enrichie et se pare d'une nouvelle dimension.

Tout se déroule donc dans un monde où les chevaliers en armure côtoient des technologies futuristes. Le film suit les aventures de Ballister Blackheart, un ancien chevalier injustement accusé de crime, et de Nimona, une jeune métamorphe imprévisible et chaotique qui devient son alliée inattendue. Ensemble, ils vont défier l'ordre établi et révéler des vérités cachées sur leur société, dans un humour dévastateur.

Doutes, acceptation de soi, tolérance, le film est un plaidoyer réussi qui parvient à nous divertir,

nous émouvoir et nous faire réfléchir sans une seconde d'ennui. ◆

Furiosa, un film de George Miller

C'est métaphysique, peut-être, il y a un sens caché derrière le sens, derrière les images : une certaine vision du désespoir moderne, un pessimisme sur l'époque, quelque chose d'intrinsèquement dégueulasse. Peut-être. Sans doute.

En vrai, ce que l'on retient c'est un tourbillon. Un tourbillon d'action, de prouesse d'actrices et d'acteurs, un moment jouissif qui éclipse le temps, la réalité. Ne reste que le plaisir du cinéma. ◆



The acolyte, Disney+

Les Jedi sont des politiques comme les autres: pourris, prêts à tout pour garder le pouvoir. C'est une série sombre, qui s'éloigne de la saga Skywalker pour enfin apporter un peu de

maturité à des histoires parfois trop enfantines. Alors, certes, il y a toujours quelques scories, des histoires de familles, de jumelles, d'enfants à protéger. Mais la série de Leslye Headland apporte une noirceur bienvenue à l'ordre Jedi.

Une série ambitieuse et réussie qui élargit enfin l'univers Star Wars.



Unfrosted, Netflix

Réalisé par Jerry Seinfeld, Unfrosted a un arrière goût de Mel Brooks. C'est un retour aux comédies absurdes, aux situations abracadabrantes et aux dialogues ciselés. Connu pour son style et son sens de l'observation des petites absurdités du quotidien, Seinfeld signe ici un film culte.

Le film se déroule dans les années 1960 et explore l'histoire fictive de la création d'un en-cas : le Pop-Tart. On y suit deux industriels rivaux dans leur course à l'invention du siècle.

Plus qu'une comédie, c'est une satire du monde d'aujourd'hui à travers les excentricités de grands industriels.

Si la réalisation est correcte, le film brille par son écriture, ses trouvailles et son absurdité constante. Mention spéciale à Tom Hanks qui joue Frosty la mascotte avec une douce folie de psychopathe ! ♦



PORTFOLIO

Illustrations d'articles retoquées par manque de place ou tout simplement annulées selon l'humeur du jour du rédac'chef ; couvertures alternatives, projets un temps évoqués puis oubliés sans que personne ne prévienne les illustrateurs... Bienvenue dans le portfolio des ratés, des couacs et des "ça s'est joué à ça" de ce numéro 5. Enjoy !





















